

Français et Anglais dans ***Le voyage de Fariaq***^{1.}

Kania CHETTOUH

Chargée de cours au Département d'Interprétariat
et de Traduction .Université d'Alger.

Français et Anglais dans *Le voyage de Fariaq*^{1.}

Kania CHETTOUH

Chargée de cours au Département
d'Interprétariat
et de Traduction .Université d'Alger.

Bien nombreuses sont les œuvres littéraires où des Français décrivent l'Angleterre et son peuple² et vice versa³, à tel point que le catalogue des images favorables et des préjugés défavorables des deux rives de la Manche acquiert de l'importance au fil des jours, nous renseignant sur les pays regardés⁴ et, en filigrane, sur les auteurs qui les dépeignent⁵ et sur leurs sociétés⁶

Devant l'échange d'amabilités, parfois bien corsées, entre ces deux nations – dues au voisinage, aux rivalités et aux vicissitudes de l'histoire – nous sommes souvent tentés de faire appel à une tierce opinion, relativement dégagée et désintéressée, nous instruisant d'une part sur ces deux communautés nationales et d'autre part, d'une manière implicite, sur les caractéristiques des images que chacune d'elles nous présente de l'autre.

« Relativement », précisons-nous en parlant de la supposée neutralité de cet écrivain indépendant des Français et des Anglais du fait qu'il leur serait étranger. Car il s'agit toujours là d'une « psychologie littéraire », alliant l'imagination aux observations réelles, exprimant parfois quelques tâtonnements de psychologie ethnique sans pour autant prétendre à l'objectivité et la précision de ses enquêtes qui permettent d'élaborer l'ethnotype français et/ou anglais par exemple⁷. Dans le meilleur des cas, et sous toute réserve, l'ethnopsychologue pourrait souhaiter trouver dans ces images littéraires quelques éléments contribuant à l'esquisse de la « moyenne caractérologique »⁸, même si la littérature comparée l'intéresse surtout pour « les préjugés dont elle rend compte »⁹

Rappelons donc, dès le départ, que nous sommes toujours dans le domaine de l'image, c'est-à-dire de la « représentation individuelle ou collective où entrent des éléments [...] objectifs et subjectifs »¹⁰ et où « les éléments affectifs l'emportent sur les éléments objectifs »¹⁰.

En outre, une « très redoutable pierre d'achoppement »¹¹ rend plus difficile la véracité et l'authenticité du portrait moral attribué à ces deux peuples par un auteur justement unique. Car comment une conscience individuelle peut-elle représenter « une conscience collective »¹¹ ou du moins ouvrir la voie à sa compréhension, même si son œuvre reflète à un certain degré une sensibilité et des pensées collectives ?

Excepté ces réserves, il reste toujours préférable de se référer, dans le parallèle entre la France et l'Angleterre, à un écrivain qui, précisément, n'est ressortissant d'aucun de ces deux pays, car le moindre bénéfice en résultant serait que la comparaison entre l'hétéro image et l'auto image nous révélerait les limites mais aussi les fonctions et les potentialités de chacune d'elles.

A cet effet, l'origine suisse de Béat de Muralt ou de Jean-Jacques Rousseau, par exemple, contribue à rendre plus digne d'intérêt leur témoignage sur ces deux peuples et il en est de même pour la pléiade d'auteurs arabes qui s'étaient passionnés pour ce sujet.

Parmi ces derniers, nous préférons commencer ici par Ahmed Faris Ach Chidyaq à qui nous accordons la priorité pour plusieurs raisons dont les plus importantes sont les suivantes :

- 1)- Sa maîtrise des langues et littératures française et anglaise en plus de la langue et littérature arabes.
- 2)- Ses voyages en Orient et en Occident et son installation en Angleterre puis en France.
- 3)-Sa profonde connaissance de leurs sociétés, leurs cultures et leurs civilisations.
- 4)- Son expérience intime de leurs religions respectives car avant de se convertir à l'Islam, il était catholique, puis protestant.
- 5) – Son appartenance à la génération qui n'avait pas encore connu le conflit des intellectuels arabes francophiles contre anglophiles découlant de l'opposition des intérêts politiques entre la France et la Grande-Bretagne au Moyen-Orient.
- 6) – Et enfin l'originalité, le sens de l'humour, le ton espiègle et l'anticonformisme caractérisant ses œuvres à l'horizon étonnamment large.

En fait, l'expérience de Chidyaq montre bien à quel point est juste l'idée selon laquelle « le génie se fait de chaque nécessité une inspiration »¹². Que de nécessités si contraignantes, si douloureuses, n'a-t-il pas endurées depuis sa tendre enfance ! Mais à dix ans déjà, il avait écrit ses premiers poèmes. Né en 1804 à Achqout (Liban) dans une famille de notables maronites, orphelin de père et forcé de travailler très jeune, il vivait grâce à

la calligraphie qu'il maîtrisait et profitait de son métier de copiste pour lire les multiples livres que ses moyens ne lui permettaient pas d'acheter. Ceci lui permit d'acquérir une très solide culture qui s'est reflétée dans ses écrits.

Son frère As'ad, d'une intelligence exceptionnelle, était le secrétaire de l'archevêque de Beyrouth. Ce dernier avait interdit aux Maronites tout contact avec les Protestants, après avoir écrit un livre vilipendant leur religion. As'ad réfuta ses arguments et le contredit, il fut alors accusé d'hérésie. Le Patriarche Youssef Habiche le convoqua dans son monastère et l'y emprisonna durant six ans dans les pires conditions de détention : la torture et la faim y provoquèrent sa mort à la fleur de l'âge¹³.

Comme notre auteur dénonça publiquement « l'assassinat » de son frère, dont il approuvait les sentiments religieux, il fut menacé par les ecclésiastiques maronites. Les missionnaires américains de Beyrouth pensaient que ses jours étaient en danger et qu'il défendait ainsi leur confession (pour laquelle son frère est mort), aussi décidèrent-ils de le protéger et ce en l'envoyant en Egypte, alors sous le règne de Mohamed Ali. Il y enseigna l'arabe aux missionnaires américains, y fréquenta les meilleurs savants égyptiens, y écrivit en arabe dans un journal cairote jusqu'alors rédigé en turc et s'y distingua par une intense activité littéraire. En 1834, il alla à Malte où il vécut durant quatorze ans : il y enseignait dans les écoles de missionnaires américains et corrigeait les œuvres qu'ils publiaient dans leur maison d'édition. Il avait alors produit plusieurs œuvres parmi lesquelles « La description de Malte »¹⁴ en 1840.

En 1848, l'Association pour la Traduction de la Bible en Angleterre contacta le gouverneur de Malte invitant Chidyaq à partir pour la capitale britannique afin d'y traduire la Bible en arabe et d'y corriger les traductions de ce livre dont s'occupait déjà le docteur Lee. Il alla donc à Londres où il se consacra aussi à la littérature anglaise qu'il finit par maîtriser, se passionnant en particulier pour les œuvres de Byron et de Goldsmith¹⁵. Quand il y termina son travail, il alla à Paris où les médecins conseillèrent à sa femme de vivre. Il y résida de 1850 à 1853 et y écrivit *Le voyage de Fariaq* qu'il y publia en 1855. Il s'y lia d'amitié avec des penseurs et des écrivains français parmi lesquels Alphonse De Lamartine à qui il donna des lettres de recommandation qui l'aidèrent beaucoup dans son voyage en Orient. Pendant son séjour parisien, il apprécia le *Voyage en Amérique* de Chateaubriand, les *Méditations poétiques* de Lamartine et maîtrisa la littérature française sur laquelle il émit plus tard des appréciations critiques fort originales.

Ainsi, il passa près de dix ans à voyager en Europe et écrire des livres parmi lesquels ses relations de voyage dont les plus célèbres sont *La*

description de l'Europe ¹⁶ (où il détailla les us et les coutumes des Européens, l'histoire de leur civilisation et le secret de leur développement) et *le voyage de Fariaq* où il compara aussi la France à l'Angleterre, profitant des constatations qu'il avait faites lors de son séjour dans chacun de ces deux pays. Pendant cette période, il se distingua par la maîtrise des langues et littératures anglaises et françaises et il était alors protestant.

Il alla ensuite à Tunis et s'y installa, y jouissant d'un grand prestige. Il était rédacteur en chef du journal *Le Pionnier Tunisien* ¹⁷ et directeur de l'Education Nationale. Il s'y convertit à l'Islam et se fit appeler Ahmed Abil Abbas. Comme il devint célèbre en Orient et en Occident arabe (Maghreb), le sultan turc l'invita à vivre à Constantinople où il se trouva entouré d'attentions et de vénération ¹⁸. En 1886, il alla en Egypte, puis il retourna à Constantinople où il mourut le 20 Septembre 1887. Il fut enterré près de Beyrouth comme il le voulait dans son testament.

Chidyaq a laissé des inédits : un recueil de poésies contenant dix mille deux (10002) vers, des aphorismes, des lettres, des anecdotes, des figures de rhétorique en plus des articles publiés durant trente ans dans le journal *Ejjawaïb* (Trad : *Les nouvelles Courantes*) édité en Turquie.

Quant aux livres qu'il avait publiés de son vivant, ils comportent un livre de conjugaison française, un livre de grammaire anglaise et des dizaines de livres dans des domaines variés ¹⁹.

De cet éventail d'expériences riches et variées découle l'originalité du style et de la technique caractérisant ses œuvres parmi lesquelles nous intéressons ici *Le Voyage de Fariaq* où il parle de l'Angleterre, de la France et de leurs peuples ainsi que d'autres populations et contrées étrangères et arabes. Notons à ce propos que notre intérêt pour ce livre se justifie aussi par l'importance que peut avoir la relation de voyage dans « l'analyse de la psychologie des peuples » ainsi que l'a montré Jean-Marie Carré dès 1950²⁰.

Le voyage de Fariaq est une relation de voyage romancée relatant avec maints ajouts fictifs les expériences, parfois rocambolesques, vécues à travers le monde par deux personnages : le narrateur, Al Fariaq, et sa femme, Al Fariaqya. En fait, Alfariaqya est le féminin d'Al Fariaq, ce dernier étant un nom composé des deux premières syllabes –Fari- du prénom de l'auteur : Faris et de la dernière syllabe –aq- de son nom : Chidyaq ; car ici, il s'agit bien du double de l'auteur ou de son porte-parole. De cette manière-là, nous avons tantôt l'avis de l'homme arabe, tantôt celui de sa compatriote femme sur les différents peuples et pays, surtout étrangers, et de leur discussion ressortent parfois des représentations fort contrastées de l'Autre et de l'Ailleurs.

Pour ce qui est de la France et de l'Angleterre, leurs peuples et leurs espaces ont été scrutés scrupuleusement et décrits souvent avec humour. Leurs rares caractéristiques communes ne peuvent néanmoins contrebalancer les multiples différences et divergences qui les opposent l'une à l'autre , à tel point que Chidyaq dit : « Si tu es en France, ne descends pas dans un hôtel pour Anglais et si tu es dans le pays de ceux-ci , ne descends pas dans un hôtel pour ceux-là »²¹.

Mais comme les traits communs sont nettement moins nombreux que les différences, nous préférons commencer par les énumérer , en notant bien qu'il s'agit surtout de défauts qu'il reproche tant aux Anglais qu'aux Français.

1)L'avarice :

Pour les Parisiens ²², Madame Fariaq la dit « légendaire »,excepté leurs dépenses pour les dancings, à telle enseigne qu'ils lésinent sur leur chauffage en hiver et sur leur rafraîchissement en été, en pleine canicule ²³. Ils sont tellement ladres qu'ils comptent en centimes et mangent de la nourriture misérable et/ou infecte, ce qui ne les empêche pas de se vanter dans les soirées et les lieux de plaisir ²⁴. Ils chargent les gens de travaux pour lesquels ils ne les paient pas ²⁴ ou les paient très mal ²⁵ malgré la cherté de la vie dans leur pays ²⁵. A l'inverse des Juifs qui sont solidaires les uns des autres partout dans le monde, si un Chrétien d'Orient vient en France, et qu'il a besoin de gîte ou de nourriture, ils le livrent au commissaire de police qui l'emprisonne jusqu'à ce qu'il soit jugé, comme en témoigne la mésaventure de Monsieur Amir Al Qoufa, arrivé à Paris en provenance de Dir Al Qamar²⁶.

Cependant, les Fariaq furent invités une fois par un noble français nommé Monsieur De Beaufort . Ravi de cette surprise, Monsieur Fariaq dit à sa femme : « Tiens une preuve de la générosité de ces gens . Il y a bien longtemps que tu te plains de la solitude et de l'avarice de ceux que j'ai connus parmi eux ».²⁷

A la deuxième invitation, ils furent « étonnés de cette générosité dont ils ne virent pas de semblable à Paris »²⁸. Mais ils durent vite perdre leurs illusions en s'apercevant qu'ils devaient payer trop cher les biscuits et le café qu'ils avaient consommés chez leurs « hôtes » peu scrupuleux ²⁸.

Aussi est-il normal qu'en parlant de son ami Lamartine, dont il loua la célébrité, Chidyaq dit :«Notre Seigneur le sultan , puisse Dieu éterniser son empire ,a assigné à Lamartine dans la terre d'Izmir d'énormes fiefs. Et on n'a jamais entendu dire qu'un des rois des Francs avait assigné à un poète

arabe, persan ,ou turc ,l'étendue d'un seul hectare dans un champ cultivé ou inculte.»²⁹

En outre, il critiqua une deuxième fois l'avarice des rois français, d'une manière implicite, en vantant la générosité d'un notable de Constantinople qui avait très bien reçu Madame Fariaq³⁰. Manière de dire : les peuples sont l'image de leurs rois. Ou peut-être l'inverse.

De leur côté aussi, les Anglais sont critiqués pour leur avarice qu'illustrent quelques anecdotes. L'une d'elles nous dit qu'un éminent exégète anglais avait invité les Fariaq à déjeuner chez lui. Quand ils arrivèrent au rendez-vous, ils le trouvèrent sur le point de sortir, comme s'il allait convier ses connaissances à contempler ce spectacle. Mais apparemment, il s'était enivré en cours de route et il ne revint plus, les laissant en compagnie de sa femme, ses sept filles et ses nombreux fils. Ces derniers se présentèrent à tour de rôle, chacun mangeant son sandwich au fromage sans y inviter les Fariaq, alors que la mère et ses filles, bouleversées, inspectaient la cuisine dans un grand affolement. A dix-sept heures, ils sonnèrent la clochette du five o'clock, comme c'est la coutume chez les Anglais aux familles nombreuses, afin de réunir les personnes dispersées, mais rien ne fut servi. A dix-huit heures, la clochette sonna de nouveau, mais en vain. A vingt-trois heures, les Fariaq les quittèrent , sans avoir rien goûté chez eux de toute la journée.

D'autre part, quand l'auteur vivait à Cambridge, il était pensionnaire chez des Anglais avec qui il partageait son repas alors qu'eux-mêmes « lui refusaient leur viande et leur graisse »³¹. Il n'est donc pas étonnant de lire sous sa plume que deux Anglais dont il fit la connaissance au port avaient appris la générosité grâce à l'Orient où ils avaient voyagé auparavant³².

Cependant, Chidyaq ne généralise pas en parlant de l'avarice des Anglais, son personnage principal a même été invité à de véritables festins par certains notables parmi eux et il reconnaît qu'en Angleterre, il y a des gens généreux, comme Monsieur Dramond qui lui envoya de son jardin fruits et légumes en apprenant qu'il en était privé dans le village désert où il vivait alors³³. D'ailleurs, Madame Fariaq les avait bien préférés aux Français, en critiquant justement l'avarice sordide de ces derniers³⁴.

2)La licence :

Elle n'est pas l'apanage de ses contemporains français, car l'auteur la dit caractériser même leurs ancêtres qui étaient très lascifs, à tel point que durant la Révolution de 1793-qu'il appelle « la grande discorde »- ils s'étaient prosternés devant une femme nue debout sur l'autel d'une

église³⁵. En outre, il note que même l'appartenance à l'Eglise n'avait pas empêché Rabelais d'emprunter la voie de la débauche³⁶. A cet effet, il ne fait que confirmer l'existence de ce défaut en relevant ses multiples manifestations à Paris à l'époque où il y résidait. Adultère, prostitution, déviations sexuelles, harcèlement sexuel, pots- de-vin... sont dénoncés de diverses manières. Le récit du vieux médecin français incitant sa jeune épouse à l'adultère³⁷ est révélateur à plus d'un titre. Mais selon Chidyaq, il ne s'agit pas là d'un cas isolé, car la promiscuité facilite la propagation de l'adultère pour la simple raison que l'homme peut avoir une relation extra-conjugale avec sa voisine sans que le mari de cette dernière ne s'en aperçoive³⁸. Il dit même que lorsqu'un propriétaire est pieux, il refuse de placer des loquets aux portes des toilettes pour empêcher ses locataires d'y fornicuer³⁹. L'aisance avec laquelle les femmes légères entrent dans les maisons, critiquée par Madame Fariaq⁴⁰, explique l'impossibilité de trouver du repos dans les immeubles parisiens à cause du tapage nocturne des voisins débauchés et de leur remue-ménage avec les prostituées qu'ils reçoivent chez eux⁴¹.

Mais dans la rue aussi, les jeunes Français font les yeux doux aux passantes, qu'elles soient « vertueuses ou prostituées »⁴². De leur côté, les Françaises prennent l'initiative de faire des avances aux hommes qui leur plaisent, à tel point qu'en parlant du jardin du Palais Royal à Paris, l'auteur le dit semblable à une maison de tolérance où les débauchées puisent leurs partenaires sexuels qu'elles changent tous les jours⁴³. Chidyaq arrive même à affirmer que Paris recèle tous les genres d'inconduite possibles et imaginables, et décrit, entre autres, les diverses déviations sexuelles⁴⁴ et la situation des jeunes Françaises se trouvant à mi-chemin entre les prostituées et les femmes chastes et appelées « Mesdemoiselles » bien qu'elles vendent leurs faveurs à plusieurs amants en même temps⁴⁵. Et enfin, il fait allusion aux pots-de-vin en soulignant le fait que les douaniers parisiens soupçonnaient leurs collègues marseillais d'avoir été soudoyés par Monsieur Fariaq comme cela arrive habituellement « à tout le reste des fonctionnaires »⁴⁶ précise-t-il.

Ceci dit, les Anglais ont, de leur côté aussi, été critiqués pour leurs mœurs dissolues et parfois pour leur impudique. Par ordre croissant de gravité, les défauts qui leur sont reprochés peuvent être énumérés de la manière suivante :

a) Apparence impudique. b) Actes impudiques. c) Infidélité conjugale. d) Licence et prostitution

Avec beaucoup d'humour, Madame Fariaq fait la caricature de ces Anglais aux pantalons serrés et moulants dont elle déplore l'impudeur mais qu'elle trouve sexy.

En outre, elle les avait crus tous imberbes avant que son mari ne lui explique qu'ils se rasent tous les jours pour plaire aux femmes, idée tout à fait saugrenue selon elle.

Mais alors, se demandait-elle, pour qui se rasent donc leurs prêtres puisqu'ils sont célibataires, et pourquoi portent-ils des jupes courtes ? Choquée par leur apparence, elle pensait que si l'un d'eux allait en Egypte, c'est pour le coup qu'on l'y prendrait pour un pédéraste.

Et que dire alors de ces Anglaises qui s'ingénient à agrandir facticement leurs croupes, même quand elles sont proéminentes ⁴⁷ ! A voir la hantise des artifices par lesquels elles épaississent leurs derrières, Mme Fariaq finit par penser que leur raison y réside. Mais il lui arrive aussi de penser que leur raison se trouve dans leurs sacs, dont elles sont si fières et qu'elles ne cessent de regarder et d'exhiber à tout bout de champ ⁴⁸. Que dire encore de leur exhibitionnisme quand, lors des banquets, elles trônent à table très décolletées, faisant étalage de leur poitrine quasi nue, jeunes et moins jeunes, bien que les vieilles Anglaises se dévêtent encore plus facilement que leurs compatriotes jeunes ⁴⁹.

Par leurs actes aussi, les Anglais font preuve d'impudeur : Mme Fariaq fut sidérée de voir un jeune Anglais embrasser la fille de leurs hôtes devant eux ; selon elle, la mère qui a pu tolérer un tel spectacle ne pouvait être qu'une proxénète. Mais son mari lui expliqua que les Anglais ne désapprouvent pas ce comportement indécent selon les Arabes, car chez eux, ce qui est permis en privé l'est aussi en public ; ainsi si l'un d'eux rend visite à un ami, il embrasse sa femme et ses filles, surtout les jours de fête ⁵⁰.

Revenant alors au jeune homme qui embrassait sa bien-aimée en public, elle se dit choquée par la froideur manifeste de ses baisers, attestant le mépris de sa copine qu'il semblait sous-estimer, voire dévaloriser ⁵⁰.

Un autre sujet de désapprobation, pour Monsieur Fariaq cette fois-ci, réside dans le fait que les Anglais n'ont aucune considération pour les femmes, car non seulement ils les exploitent de maintes manières, mais aussi ils les poussent à rôder dans les rues par les nuits ténébreuses et les envoient seules dans les contrées lointaines ⁵¹.

Outre l'impudeur reprochée aux Anglais (es), l'adultère est aussi signalé dans le dialogue de Mr Fariaq avec un couple devant qui il émit beaucoup de soupçons sur la fidélité des femmes. Lorsque la dame le contredit, lui affirmant que ses compatriotes hommes ont une confiance absolue en leurs épouses, il lui cita « leur » poète Byron qui avait déclaré

que la femme est encore plus infidèle en l'absence de son mari. Elle lui rétorqua alors que c'étaient là des paroles de poète : on ne les prend au sérieux que lorsqu'elles louent la beauté de la femme ou chantent l'amour qu'elle inspire ⁵².

A la différence de l'adultère - mentionné d'une manière relativement brève - le comportement licencieux des Britanniques a inspiré à Mr Fariaq de plus amples développements. En fait, il a relevé la débauche des gens du peuple et les déviations sexuelles des notables, citant même les poètes qui avaient publié des grivoiseries comme Swift, par exemple, qui était même, paradoxalement, un ecclésiastique.

Cependant, Mme Fariaq affirme que la poésie anglaise est, dans son ensemble, très pudique ⁵³. Mais elle proteste, avec véhémence, contre le fléau de la prostitution qu'elle explique par la démission du clergé et du gouvernement anglais. En fait, elle est révoltée par le spectacle de ces milliers d'adolescentes misérables qui cèdent leurs corps pour subvenir à leurs besoins. Notant que l'adolescente dans les pays froids n'est pas naturellement portée sur la luxure, elle reproche aux autorités civiles et religieuses d'avoir failli à leur devoir à l'égard de ces victimes qu'elles auraient dû éduquer, instruire et pourvoir d'une dot qui leur aurait permis de se marier et d'enrichir leur nation de beaux enfants au lieu de les laisser propager le vice et vivre dans des conditions effroyables les exposant aux maladies, aux avortements, aux accouchements dangereux... ⁵⁴.

De son côté, Mr Fariaq a décrit la situation des jeunes Anglaises qui s'acheminent vers la prostitution, notamment à Cambridge et Oxford. Comme il y a dans chacune de ces villes près de deux mille étudiants, en majorité riches, les Anglaises des villages voisins viennent y exposer leur beauté et leur jeunesse, mais elles n'en récoltent, hélas, que la perte ⁵⁵.

Hormis l'avarice et la licence, Français et Anglais partagent ensemble l'amour des titres de noblesse. Les Français reçoivent très bien ceux qui s'en munissent, mais leur société offre toujours la possibilité de compensation par la richesse à ceux qui en sont privés. En fait, la fortune permet à ces derniers de fréquenter les lieux de plaisir où ils peuvent rencontrer des nobles, établir des relations avec eux et s'ennoblir, en quelque sorte, par contagion. Les Françaises accordent beaucoup d'importance aux titres de noblesse, mais elles n'arrivent pas à l'exagération des Anglaises qui dépassent toute mesure dans ce domaine ⁵⁶. D'ailleurs, le peuple anglais dans sa totalité est très sensible au prestige des titres et réserve tous les honneurs à l'étranger qui les porte, surtout s'il parle français ⁵⁷. Il est également respectueux des titres religieux, comme par exemple celui d'évêque ou d'archevêque qui dispense de toute recommandation, de

tout éloge. Et que dire alors de son respect pour la barbe, qu'il considère comme signe de sagesse et d'intelligence ⁵⁷ !

Et enfin, la dernière faiblesse commune aux Français et aux Anglais réside dans leur soif d'éloges, qu'ils apprécient particulièrement quand elles viennent de la part des étrangers.

Pour la partie française, l'auteur illustre ce charmant défaut par l'anecdote suivante : un savant français vint demander à Fariaq de composer des vers laudatifs chantant les mérites de Paris et de ses habitants. Il lui assura que ses compatriotes considéreraient cela comme « une recommandation. Car les gens ici aiment les louanges et la flatterie , c'est-à-dire qu'ils aiment que l'étranger les attendrisse avec les éloges . Et s'ils sont eux-mêmes étrangers hors de leur pays, ils encensent les gouvernants du pays d'accueil et obtiennent d'eux la considération et la haute position.»⁵⁸.

De là est né « Le Vantard » (Al harfia), poème où Chidyaq vante les mérites des Parisiens et de leur ville, avant même de les découvrir ⁵⁹. Apparemment, l'idée du Français était bien pertinente. Sitôt lu, le poème l'avait conquis. Il le traduisit donc en français et le publia dans un quotidien d'information parisien, affirmant à Fariaq (c'est-à-dire : Chidyaq) que l'Association Asiatique de Science lui avait promis de publier l'original arabe. Cette fois encore, le poème séduit les lecteurs français. Certains d'entre eux vinrent exprimer leur admiration enthousiaste à Chidyaq et lui proposer un échange de cours de langue : il serait leur professeur d'arabe et eux, ses professeurs de français. Il accepta leur offre et c'est par l'intermédiaire de certains parmi eux qu'il fit la connaissance de célèbres intellectuels français tels qu'Etienne Quatremère , Reynaud, etc....⁶⁰.

Quant aux Anglais et à leur amour de la flatterie, surtout venant de la part des étrangers, nous en avons une illustration dans les conseils de réussite sociale en Grande-Bretagne que Mr Fariaq donne à sa femme à qui il dit substantiellement :

« Parle très peu.[...] Si un homme ou une femme te parle, tu dois les approuver et les complimenter à la fin de chaque phrase. [...] Si tu désavoues une de leurs actions, garde-toi de leur en parler. Loue, tant que possible ,leurs coutumes, leurs comportements, leurs vestiges, leurs sentiments, leur nourriture, leurs boissons, leurs banquets et leurs habits...etc. »⁶¹. A tel point qu'il lui recommande : « Dis-leur, étonnée [...]: quelle agréable odeur exhalent vos latrines ! Quel air suave se dégage de vos égouts ! »⁶¹.

Ensuite , il ajoute :

« Tel est le moyen par lequel les étrangers s'attirent leur amitié et gagnent leur satisfaction [...] Chaque fois qu'une bouche, une main (voire n'importe quel autre organe) bouge à table, tu dois dire à son propriétaire : vous en êtes remercié. Vous en êtes loué. Vous en êtes glorifié. Vous en êtes préféré. [...]

Si on te donne un morceau de lapin mariné, fais l'éloge de la terre où il a grandi, de l'espèce de cet animal précieux, de son étrangleur et de son cuisinier ... »⁶².

Naturellement, l'humour avec lequel l'auteur écrit ce code de la politesse est révélateur à plus d'un titre. Et c'est sur cette note que l'on peut clore le catalogue des caractéristiques communes aux Français et aux Anglais pour passer à celui des différences beaucoup plus importantes qui les distinguent les uns des autres et qui concernent l'homme et l'espace. Commençons donc par ce dernier.

Paris et Londres :

En toute clarté, l'auteur dit : « Ne fait l'éloge de Paris que celui qui n'a pas vu Londres. Ou celui qui l'a vu quelques jours et n'a pas connu la langue de ses habitants »⁶³. Selon lui, l'image fictive de chacune de ces deux capitales est diamétralement opposée à son image réelle, tout comme le premier abord des habitants de chacune d'elles est opposé à leur nature profonde. Si Chidyaq répète de maintes manières que l'aura dont jouit Paris relève essentiellement de l'utopie, il entend jouer son rôle d'intellectuel qui vise le changement en altérant les images reçues ou en en créant de nouvelles⁶⁴.

Ainsi, il démystifie ses lecteurs victimes de la propagande défavorable dont pâtit non seulement Londres mais aussi l'Angleterre tout entière présentée à Malte comme une terre stérile où le soleil ne se lève jamais, où l'on perd ses « poumons par manque d'air »⁶⁵ et ses « intestins par manque de nourriture »⁶⁵. Comme il y débarque, muni de préjugés si défavorables, sa surprise n'en est que plus agréable en découvrant ses multiples mérites. L'opération inverse se produit dans son esprit à l'égard de Paris, d'où sa déception.

En fait, il est allé dans la capitale française bardé d'une panoplie d'illusions plus alléchantes les unes que les autres. La guérison de sa femme y serait garantie grâce à son air plus pur et plus sain que celui de Londres, à l'abondance de ses produits bon marché, aux chances de réussite qu'elle offre aux étrangers, à l'accueil chaleureux et la bienfaisance de ses habitants, à l'utilité et la célébrité qu'on y accorde à l'arabe et tout ce qui

s'ensuit « comme illusions qui entrent parfois dans la tête des gens et n'en sortent plus qu'avec la sortie du souffle de la vie »⁶⁶.

D'ailleurs, le mot « illusion » est repris par Mme Fariaq qui fut choquée par la multitude de défauts qu'elle avait découverts à Paris en y cherchant un logement. Aussi en déduit-elle que l'illusion découle de l'ignorance et s'avère souvent tenace comme, dit-elle, celle qui fait de Paris « la plus belle ville du monde. Alors que j'y ai vu des défauts que je n'ai pas vus dans une autre ville. »⁶⁷.

Observation confirmée par son mari selon qui le mieux que l'on puisse dire de cette capitale est qu'on y trouve des cafés agréables ; mais alors, s'étonne-t-il, « est-ce que pour le simple fait de s'y asseoir sur une chaise, on fait valoir sa supériorité et on lui accorde, durant plusieurs époques, la notoriété, privée et publique, d'être la plus belle ville du monde ? »⁶⁸.

L'auteur ne cesse de s'interroger sur les raisons obscures qui ont contribué, au fil du temps, à la formation du mythe de Paris, car à tous les niveaux, et dans tous les domaines, il en a été profondément désenchanté. Même pour l'architecture, et les infrastructures, s'il reconnaît l'existence de maisons et de routes dignes d'intérêt, il précise qu'elles sont nouvellement construites et se demande, surpris : « comment Paris a-t-il acquis sa célébrité jadis, alors que ses vieilles bâtisses et routes répugnent à l'œil et sont détestées par l'esprit à cause de leur saleté ? »⁶⁹.

En outre, ce qui l'y avait frappé dès son arrivée, c'étaient les multiples pièges pour carnassiers jonchant ses rues⁷⁰. Autant dire que sa désillusion était bien profonde. Son expérience prouve que Paris est effectivement victime de la bonne réputation dont il jouit, car quels que soient les mérites d'une réalité donnée, elle ne peut qu'être éclipsée par l'imagination de celui qui en entend les éloges et de l'énorme écart entre le modèle et la réalité prosaïque résulte justement la déception et son pouvoir d'enlaidissement.

Pauvre Paris, auquel trop de célébrité avait nui ! Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les deux poèmes qu'il avait inspirés à Chidyaq : « Le Vantard » sous-entendu : le mensonger et « Le Littéral » (Al Harfia)⁷¹, ou l'idéal et la caricature dite littérale, c'est-à-dire fidèle à la réalité, vraie et sincère. Notons bien que l'auteur les a sciemment publiés côte à côte, divisant chaque page en deux colonnes, la première réservée au « Vantard »- dont chaque vers loue une qualité de Paris – et la deuxième au « Littéral », dont chaque vers déplore un de ses défauts annulant le mérite vanté sur la même ligne. Ainsi le premier vers du « Littéral » réfute le premier vers du « Vantard » et ainsi de suite jusqu'au dernier (soixante-

septième =67^e) de manière à démontrer systématiquement le mythe de Paris, par la lecture verticale du « Littéral » puis celle horizontale des deux poèmes à travers lesquels il l'a décrit après avoir pris soin d'en unifier le rythme et la rime pour mieux faire éclater le sens et ressortir le contraste. Et comme s'il voulait se justifier devant ses lecteurs, il ajouta au « littéral » un vers supplémentaire(68^e) où il dit de Paris :

En le louant auparavant j'avais tort Ceci est ma réparation et ainsi je
le renie⁷²

Quant à Londres, l'auteur choisit la prose rimée pour le couvrir d'éloges qui, par leurs termes, évoquent une déclaration d'amour ⁷³, affirmant même qu'il suffit de le voir pour s'en éprendre ⁷⁴ et Mme Fariaq nous dit que sa réalité surpasse les plus beaux rêves ⁷⁵. Car effectivement, elle en avait rêvé avant de le visiter et la fonction de son rêve était alors la tentative de démentir les assertions de son mari prétendant que les Anglaises sont plus belles que leurs compatriotes hommes. Dans son rêve, elle avait vu l'inverse, bien qu'elle ait vu en même temps la confirmation des louanges qu'il avait faites de ses magasins et de ses rues vastes et bien éclairées...⁷⁶. Plus tard, lorsqu'il lui fut donné d'y vivre, elle apprécia tous les éléments de son espace, y compris les marches de ses beaux escaliers couverts de tapis dont elle dit qu'il est plus facile d'en monter cinquante plutôt que dix des marches d'escaliers de Paris ⁷⁷.

D'ailleurs, ce n'est pas l'unique comparaison entre Paris et Londres en faveur de ce dernier : les jardins, les rues, les maisons etc.... ont aussi attiré l'attention de l'écrivain.

Mme Fariaq dit que « Crémorne Gardens, Vauxhell et Rosherville , dans la banlieue de Londres, en plus des nombreux jardins dans ses quartiers » ⁷⁸ éclipsent les lieux de plaisir et de détente à Paris , d'autant plus que ces derniers sont défigurés par la débauche qu'ils abritent, bien que certains d'entre eux présentent l'avantage d'être au centre de la ville, à la différence de leurs semblables anglais ⁷⁸.

Quant aux rues, elles comportent à Paris des chaussées mal pavées, d'où l'excès de vacarme provoqué par les voitures qui y circulent ⁷⁹. Au surplus, elles sont pourries, puantes ⁸⁰, sans trottoirs ou trop étroites, mal éclairées, aux boutiques petites et rarement chauffées ⁸⁰. A l'opposé, les rues sont beaucoup plus gaies à Londres où , sur les places publiques, de belles femmes chantent et jouent des morceaux de musique « jour et nuit , sans taxe ni frais. Ce qui est rare à Paris »⁸¹ Et si dans cette capitale, on ouvre les dancings trois fois par semaine, ils « sont ouverts chaque nuit »⁸¹ à Londres.

Et que dire alors des maisons ! Si celles de Paris sont plus solides et si elles ont l'apparence plus gaie, elles ne peuvent égaler les londoniennes car ces dernières, bien chauffées et couvertes de beaux tapis, sont mieux ordonnées, ont moins de marches d'escaliers, des habitants moins nombreux et plus calmes, des seuils astiqués chaque jour, des cuisines agréables à voir...⁸². Alors que les appartements parisiens, souvent infestés de rats, sont parfois inhabitables par manque d'air et de lumière⁸³ et par l'absence de sécurité dû au fait que les portes des immeubles restent ouvertes pour permettre aux concierges d'exercer d'autres métiers dans leurs loges (couture, cordonnerie). Comme leurs yeux sont continuellement rivés à leur ouvrage, ils ne peuvent remarquer les intrus qui montent les escaliers sans aucun contrôle, aussi les occasions de dépravation sont-elles plus nombreuses à Paris qu'à Londres⁸³.

En outre, la même préférence est accordée à Londres à propos de la location chez des particuliers. Car dans cette ville, la propriétaire et sa domestique se distinguent par la douceur et la serviabilité avec le locataire à qui elles assurent tous les moyens de confort et de satisfaction : elles sont aux petits soins auprès de lui « qu'il soit étranger ou non. Car si l'étranger s'établit chez elles, il devient un membre de leur famille. »⁸⁴. Ainsi peut-il « apprendre l'anglais en dialoguant avec elles dans le laps de temps le plus court. »⁸⁴.

Alors qu'à Paris, le locataire peut mourir dans son appartement « sans que personne ne le sache. Une distance incommensurable le sépare du concierge. Dans la plupart des maisons ici, on ne trouve pas de clochette pour appeler ce dernier »⁸⁴.

Somme toute, pour l'espace, *Le Voyage de Fariaq* nous dit de maintes manières que Paris n'arrive pas à la cheville de Londres et Mme Fariaq affirme que la capitale française a rendu son « corps malade avec sa nourriture, sa boisson et le froid de son air pourri. »⁸⁵.

Mais qu'en est-il alors de l'homme ? De la femme ? Du peuple en général ?

Là aussi, les différences entre Français et Anglais sont manifestes. Dès le départ, l'abord du Parisien est opposé à celui du Londonien : le premier est extraverti, communicatif, et le deuxième introverti⁸⁶, taciturne. Ainsi, avant de te connaître, les Anglais te regardent de travers si tu les salues. Mais ils se distinguent par leur grande bienveillance avec l'étranger après qu'ils l'aient connu⁸⁷ et au fond, en général, ils « aiment les étrangers, sauf leur canaille »⁸⁸.

A l'opposé, les Parisiens « sont souriants et accueillants avec l'inconnu au point de le leurrer. Mais s'il les fréquente, ils s'en lassent et

s'il s'éloigne d'eux, ils l'oublient »⁸⁹. Bref, « leur amitié » est éphémère : « elle pousse vite comme une courge et ne tarde pas à se dessécher »⁸⁹. Toutefois, bien qu'ils soient volages, ils sont connus par leur politesse vis-à-vis des étrangers et par leurs paroles agréables, quoique Mme Fariaq les dise foncièrement xénophobes et difficiles à vivre, aussi affirme-t-elle : « A mon avis, le jour auprès d'eux est aussi long qu'une année »⁹⁰.

Néanmoins, de leur politesse formelle découle le fait qu'ils ne se moquent pas des étrangers s'ils ont une tenue ou des manières différentes des leurs, à l'inverse des voyous de Londres⁽⁹¹⁾ et même des habitants de Cambridge, majoritairement peu ouverts à l'étranger, surtout s'il porte des habits différents des leurs, à telle enseigne que le fez de Mr Fariaq l'obligeait à se calfeutrer pour échapper à leur sarcasme⁹². D'ailleurs, même les savants d'Oxford n'ont pas été mieux loués par ce personnage apparemment habitué à l'air jovial des savants égyptiens, qu'il dit doux et accueillants. Aussi nous raconte-t-il une anecdote tirée de son expérience personnelle avec ces savants anglais, pour illustrer l'idée qu'ils sont même plus rustres que la populace⁹³.

De leur côté, les Parisiens en général ont été critiqués pour plusieurs défauts parmi lesquels la saleté répugnante dont Chidyaq donne maints détails nauséabonds en parlant de Paris aux rues puantes, débordées de sang et de pourriture⁹⁴, et en décrivant les habitudes des Français. D'après lui, ces derniers marquent les murs de leurs cabinets de traces de doigts attestant qu'ils aiment toucher leurs excréments⁹⁵ à tel point que lorsqu'ils nettoient leurs lieux d'aisance, leur puanteur se propage dans tout le quartier, alors l'on ne peut plus y dormir que le nez bouché⁹⁵.

A cela s'ajoutent leur irrespect des promesses et des pactes conclus avec les autres, leurs longues tergiversations pour des projets que d'autres exécutent par un oui ou un non, leur inconstance, leur infidélité, leur absence de générosité avec les étrangers⁹⁶, leur ostentation, leur désir de faire splendide, la vantardise qui conduit certains d'entre eux à fermer vitres et volets en plein été pour faire croire aux autres qu'ils sont partis en vacances, à l'instar de leurs notables⁹⁷. Au moment où d'autres Franciliens arrivent même à se priver de la nourriture équilibrée juste pour pouvoir se pavaner dans les lieux de plaisir, le soir⁹⁷.

D'autre part, il reproche à leurs Orientalistes l'irrespect des promesses, l'envie, la vilenie⁹⁸, l'ignorance des subtilités des langues orientales, qu'il prouve en relevant leurs multiples fautes dans l'annexe consacrée précisément à ce sujet⁹⁹.

Toutefois, malgré tant de pointes dans ses descriptions, l'auteur tient à préciser que les défauts dont il parle concernent uniquement les Parisiens,

non les Français dans leur ensemble, car sans cela « les louanges qu'on décerne » à ces derniers « seraient perdues comme se perd l'eau de rose avec laquelle on nettoie les latrines »¹⁰⁰.

Ceci dit, pour revenir aux Anglais, Chidyaq affirme qu'ils ont plus de qualités que de défauts¹⁰¹ et qu'aucun de leurs « mérites louables ne se trouve chez les autres Européens ». ¹⁰¹ Ainsi vante-t-il particulièrement deux catégories de la société anglaise : les médecins et les commerçants.

En plus de l'excellente couverture sanitaire garantie en Angleterre grâce aux nombreux hôpitaux très bien répartis à travers ce pays, plusieurs médecins anglais « soignent les malades gratuitement »¹⁰¹ dans leurs cliniques alors que les médecins français, au sujet desquels il nous raconte des anecdotes très révélatrices, sont généralement rapaces, incompetents¹⁰² et parfois même faux, clandestins, car pratiquant la médecine illégale¹⁰³.

Quant aux commerçants anglais, ils se distinguent par la droiture, la sincérité, l'amabilité et la patience¹⁰⁴ et doivent leur richesse à un travail acharné exigeant d'eux qu'ils se tiennent debout toute la journée et une partie de la nuit, à tel point que le dimanche ils tombent ivres d'épuisement¹⁰⁵.

En cela, ils sont diamétralement opposés aux commerçants de Paris dont il dit : « S'ils pouvaient arracher la peau de leurs clients, surtout si ces derniers sont étrangers, ils n'hésiteraient pas à le faire. »¹⁰⁶, car bien qu'ils aient imité ceux de Londres en affichant les prix de leurs marchandises, ils ne respectent jamais les prix affichés et exigent souvent des dessous-de-table. En outre, ils trichent sur la qualité de leurs produits : exposant les meilleurs au premier plan sur leurs étalages pour attirer la clientèle, ils lui vendent les plus mauvais en jurant le contraire. Leur tromperie englobe aussi les poids et les mesures et l'exploitation de la faiblesse de ta domestique ou ton fils pour lui vendre des produits avariés. Et plus d'une fois, ils donnent à l'acheteur des faux billets et des fausses pièces en lui rendant la monnaie¹⁰⁶.

Mais cette cupidité est loin d'être un défaut typiquement français. On pourrait même dire que le parallèle établi entre Français et Anglais semble plutôt expliquer la majorité des défauts de ces derniers par le matérialisme et la plupart de ceux des Français par le laxisme, ou du moins l'excès de liberté, comme cela sera développé ultérieurement.

Comme la formule « Le Parfait est Dieu seul, qu'Il soit loué et exalté »¹⁰⁷ nous invite indirectement à excuser certains défauts des Anglais, elle n'a pas été répétée dans les « Pensées philosophiques »¹⁰⁸ où Chidyaq condamne avec la plus grande fermeté l'exploitation impitoyable des paysans, des artisans et des adolescentes pauvres en Grande-Bretagne.

L'empreinte du socialisme chrétien dont il avait subi l'influence ¹⁰⁹ est très claire dans ces envolées lyriques dignes des chantes de la justice sociale les plus enthousiastes. La fresque sociale ainsi déployée devant nous, sombre et révoltante, nous laisse un arrière-goût amer difficile à oublier. D'autant plus qu'un certain paupérisme qu'il semble admettre, en affirmant que la vie comprend nécessairement riches et pauvres, fait ressortir avec davantage de contraste son indignation contre cette misère désespérante qui pousse les opprimés au suicide et au crime, qu'il dit courants en Angleterre ¹¹⁰. Aussi est-il normal qu'il s'écrie, outré : « Comment ce monde a-t-il été édifié sur la corruption ?! Comment un ou plutôt deux milliers d'hommes y souffrent pour qu'un seul homme soit heureux ?! Et quel homme ![...]Comment est-ce que cela arrive dans ce pays réputé pour sa justice ?!» ¹¹¹.

Dénonçant l'indigence des paysans, il dit d'eux, par exemple : « Ce sont les créatures de Dieu les plus malheureuses[...] Il n'y a pas de différence entre eux et les barbares» ¹¹². Puis il les compare à la machine « qui tourne sans chance ni succès et s'arrête sans repos... » ¹¹².

Quant à leur ignorance, elle est effroyable ; mais l'auteur, qui l'illustre d'exemples révélateurs ¹¹³, lui trouve une explication, en disant d'eux : « Ils n'ont pas d'écoles. Je croyais qu'il savaient tous lire et écrire alors qu'ils ne savent pas prononcer leur propre langue[...] Ils sont tellement ignorants qu'ils semblent croire que les habitants de la terre tout entière leur sont inférieurs... » ¹¹⁴.

En outre, le sort des artisans n'est pas meilleur, malgré l'excellence de leurs produits destinés à embellir les palais des riches. D'après Chidyaq, ils sont aussi misérables que les paysans, car chacun d'eux « trime toute la journée et n'a d'autre chance, le soir, que celle de fermer les yeux » ¹¹⁵. Tandis que les riches « ne savent rien faire et peut-être qu'ils ne savent pas aussi parler. » ¹¹⁵.

Mais que dire alors de la situation tragique des jeunes Anglaises pauvres, dépouillées de leur dignité humaine, chosifiées et reléguées au rôle de femelles contraintes de louer leur corps pour pouvoir subsister. Et dans quelles conditions ! Humiliation, aliénation, avilissement, exposition à tous genres de risques, sont leur lot quotidien, dans une existence désespérément bloquée ¹¹⁶.

Quant à la situation des jeunes domestiques anglaises, elle n'est ni moins misérable ni moins mortifiante que celle de leurs compatriotes prostituées, bien que la source de leur malheur diffère de nature. L'auteur l'illustre d'exemples probants tirés de ses constatations quotidiennes concernant l'oppression qu'elles subissent en se voyant obligées, par

exemple, d'astiquer chaque matin le seuil de la demeure seigneuriale jusqu'à en être exténuées¹¹⁷.

Cet esclavage qui ne dit pas son nom n'aurait pu se pérenniser sans l'autorité inexorable de la fortune dont l'injuste répartition creuse un abîme entre la caste des seigneurs et leurs serfs. Aussi est-il compréhensible que les premiers empruntent toutes les voies susceptibles d'augmenter leur prestige ou du moins de conserver leurs privilèges. Comme, entre autres, celle du mariage de convenance que Chidyaq vilipende en disant de l'Angleterre :

N'est-il pas honteux que les hommes sur cette terre —terre des sciences, de l'industrie, de la civilisation, de la sédentarisation - n'épousent la femme que si elle est doublement dotée. Il est encore plus laid que les notables ici ne se marient pas par amour mais pour avoir davantage d'argent¹¹⁸.

Et l'auteur de décrire l'itinéraire typique du Rastignac anglais en quête de la poule aux œufs d'or : concubinage jusqu'à la trentaine, de trente à quarante ans, recherche assidue de la dot la plus alléchante menant au mariage du bel homme avec la laideron d'un certain âge, d'où la laideur des enfants¹¹⁸, ou leur mauvaise santé¹¹⁹, l'excès de matérialisme aboutissant même à la stérilité¹¹⁹.

Notons bien que ce pamphlet gagne l'adhésion du lecteur, car l'écrivain y dirige son acte d'accusation virulente contre l'excès de matérialisme déshumanisant presque au même degré l'exploiteur et sa victime. D'autant plus que l'auteur avait reconnu, auparavant, la valeur de l'argent et l'avait même dit représenter « la vie de l'homme, son sang et son être. A tel point que les Anglais disent : " quelle est la valeur de cet homme ?" » pour s'enquérir de la quantité d'argent qu'il possède. »¹²⁰. Et pour cause !

Trop matérialistes, nos amis anglais ? — Certes, aurait répondu Chidyaq. Mais là n'est pas leur défaut majeur. En fait, la pruderie semble lui disputer la palme, car elle les caractérise tous, y compris leurs prostituées¹²¹. Ainsi Mr Fariaq releva-t-il ce travers la première fois à Cambridge chez la domestique qui venait le servir tous les matins d'un air très sérieux, le croyant aveugle au manège de ses frasques nocturnes avec le locataire de l'étage où elle montait chaque soir sous le regard faussement inattentif de la propriétaire.

Mais, pensa Mr Fariaq, ainsi sont les Anglaises : la journée, elles paraissent sérieuses, discrètes et même pieuses. Elles peuvent déclamer des textes religieux pour être respectées. Si tu entres chez l'une d'elles, « tu trouves sur sa table la Bible, le Nouveau Testament et d'autres livres de

culte et d'ascétisme. Et peut-être en salit-elle la couverture pour donner l'illusion qu'elle les étudie assidûment ... »¹²². A tel point qu'elles se piquent si l'homme nomme devant elles l'un de ses organes...

Mieux encore : quand Mr Fariaq : « s 'est plaint un jour de la longueur de son absence loin de sa femme »¹²³ son ami s'en est offusqué et a fini par lui reprocher d'avoir évoqué son épouse-grave indécence !- lui précisant qu' « il aurait été plus digne de dire : ‘ mes enfants ‘ me manquent... »¹²³ Aussi Mr Fariaq conseilla-t-il à sa compagne, par la suite, d'être réservée dans son rire, ses paroles, son maintien, pour honorer leurs us et coutumes¹²⁴, lui expliquant le jeu subtil régissant leur société de manière à ce que la pruderie générale n'empêche aucun d'eux de savoir que son vis-à-vis est aussi hypocrite que lui-même¹²⁴. Ce à quoi elle a répondu que, comme tout(e) Oriental(e), elle ne peut être qu'extravertie, expansive, incapable de cacher à son compagnon ce qu'elle a dans le cœur¹²⁴, ne voyant aucun bénéfice à vivre dans l'affectation¹²⁵, sous-entendu : anglaise.

Mais pourquoi les Anglais affectionnent-ils alors ce jeu de masques du moment qu'il n'est pas particulièrement convaincant, du fait de sa généralisation ?

Apparemment, l'auteur semble croire qu'ils aiment se conformer au goût de leurs compatriotes, contemporains et ancêtres. D'où le traditionalisme qu'il leur reproche franchement, leur disant en substance :

Vous êtes prisonniers des coutumes et de l'imitation. Quand vous vous habituez à un acte, vous ne pouvez le quitter. Comme lorsque vous chargez vos jeunes serveurs de saupoudrer leurs têtes d'une cendre blanche pour qu'ils ressemblent aux vieillards[...] Ou comme lorsque vos vieilles dames se découvrent la poitrine et les bras lors des banquets¹²⁶.

En outre, il leur reproche une tradition qu'il trouve avilissante, voire misogyne : le fait d'obliger les domestiques, généralement jeunes et belles, à astiquer les seuils des maisons de leurs maîtres. Il ne lui trouve aucune justification à part le traditionalisme des Anglais : il s'imagine que depuis trois cent cinquante ans, un de leurs notables avait une belle domestique dont était jalouse sa femme laide. Pour l'avilir et la rabaisser devant son époux, cette dernière lui ordonnait d'astiquer le seuil de leur demeure. Alors, cette mauvaise habitude est restée jusqu'à notre ère où l'on ménage les femmes partout ailleurs¹²⁷.

Au surplus, Mr. Fariaq a fait la caricature du conformisme des Anglais en conviant sa femme à respecter ce qu'ils considèrent comme bonnes manières : si elle est invitée par des notables, elle doit être rassasiée avant de se présenter à leur repas¹²⁸ durant lequel elle doit d'ailleurs faire très attention aux gestes de ses mains et de sa bouche, car la maîtrise de ces

derniers est le comble de la politesse chez eux¹²⁸. Elle ne devrait toucher ni à son assiette ni à la bouteille de vin avant qu'on ne l'y invite, car alors ça serait une offense à la dignité de « la table, de l'assemblée, du village, voire du royaume tout entier »¹²⁸. Le dimanche, elle ne doit ni bouger ni tirer les rideaux ; les autres jours, elle ne doit jamais cesser de louer les mérites du samedi...

D'autre part, le traditionalisme des Anglais semble expliquer plusieurs particularités qui les distinguent. Ainsi, si le droit d'héritage appartient exclusivement à l'aîné, chez eux, c'est parce que la Bible dit que le premier enfant inaugurant l'utérus de la mère est béni par les nations¹²⁹. En outre, leur conformisme se manifeste à travers trois autres aspects : l'enseignement des langues, qu'ils réservent à leurs compatriotes, surtout à l'université¹³⁰, l'intolérance devant les costumes étrangers¹³¹ et enfin, dans les campagnes, le respect des liens du mariage et l'absence de prostitution qui en découle¹³². Cette dernière caractéristique étant, en fait, l'unique qualité liée au traditionalisme qui n'a engendré, partout ailleurs, que des défauts.

Ceci dit, nous constatons que les Français ont, pour leur part, été présentés comme des gens particulièrement libres, indépendants et parfois même inventifs. Ainsi, Chidyaq a essentiellement loué la liberté de pensée et d'expression qui les distingue¹³³. Il a cité leur exemple révélateur en critiquant avec véhémence les ecclésiastiques maronites qui avaient opprimé son frère As'ad : puisque ces derniers considèrent le roi de France comme le sauveur et le soutien de leur religion, ils doivent savoir que ses sujets catholiques publient toujours en toute liberté des livres dénonçant les défauts des ecclésiastiques. A ce propos, il énumère les exemples illustrant la pérennité du droit, garanti en France, de critiquer même les papes¹³⁴. Aussi est-il normal que l'individu y acquiert l'habitude de l'indépendance, se manifestant parfois à travers les détails les plus infimes de sa vie quotidienne. Tel l'esprit d'invention caractérisant, à titre indicatif, l'intimité même des Françaises qui considèrent comme un défaut l'imitation en amour et dans la mode, au point que chacune d'elles s'applique dans son art pour y devenir un modèle¹³⁵. Aussi changent-elles souvent de mode et servent – elles d'exemples à toutes les autres femmes, par leurs habits et leurs coiffures¹³⁶.

Mais de la liberté, quand elle est excessive, proviennent les dangers du laxisme et de l'immoralité qui l'accompagne dans certaines situations particulières. Ainsi l'auteur déplore-t-il, par exemple, la prolifération des call-girls à Paris où les hommes louent leurs « services » à domicile pour « une journée[...], une nuit, un mois, une heure ou un

moment, ce qui est interdit à Londres »¹³⁷, précise-t-il. Selon lui, « les Parisiens ne font aucune différence entre une femme mariée élevant ses sept fils et sept filles dans la crainte de Dieu et l'obéissance au roi et la petite prostituée qui vend sa dignité à tout passant[...], comme le dit la Bible »¹³⁸. D'où l'existence de deux phénomènes : l'exigence d'être respectées, affichée par les prostituées françaises, à l'opposé de leurs collègues anglaises qui sont conscientes de leur aliénation et de leur chosification¹³⁹ et le système des abonnements permettant à leurs clients assidus de faire des économies¹⁴⁰, l'ingéniosité des Parisiens leur ayant déjà inspiré ce moyen d'épargne dans les dancings et les restaurants où ils peuvent économiser le quart de leurs dépenses habituelles¹⁴¹. En outre, l'esprit d'invention des Français se manifeste même dans leur vie familiale à travers deux particularités, l'une concernant l'épouse et l'autre le nouveau-né. La première touche à leur absence de jalousie, apparente mais non réelle, car s'il est cocufié, le Français peut tuer sa femme, et même se suicider. Mais il comprend l'attrait de l'interdit et veut en protéger son épouse, aussi l'autorise-t-il à sortir et à nouer des relations sociales saines, y compris avec des hommes, fait que l'Oriental pourrait considérer comme du proxénétisme¹⁴².

Quant au nouveau-né, le couple parisien le confie à une nourrice à la campagne dès la première semaine de sa naissance pour ne pas déranger les voisins et pour que la mère puisse continuer à travailler comme d'habitude, car la nourrice lui coûte moins cher que ce qu'elle aurait perdu comme argent si elle avait gardé elle-même son bébé. L'avantage de cette bonne méthode est que l'enfant acquiert une immunité grâce à l'air pur de la campagne¹⁴³.

Mais le trait le plus distinctif de la société française en général est, d'après Chidyaq, l'omniprésence des femmes, leur autorité, parfois même leur dictature à l'égard de leurs amants et surtout de leurs époux. Apparemment, leur prestige est dû au dynamisme et au savoir-faire qui les caractérisent dans tous les domaines, car « les Parisiennes exercent tous les métiers et en aucune manière ne voient de honte dans le profit. Dans le commerce, elles surestiment leurs marchandises plus que les hommes ; celle qui est belle perçoit un supplément d'argent pour sa beauté »¹⁴³. Ce qui explique le fait que tout dépend d'elles dans la vie économique, qu'elles gèrent la plupart des établissements et que l'homme avisé ne peut se passer de leurs services, surtout si elles sont belles¹⁴⁴.

Cependant, Mme Fariaq déplore le fait de les voir exercer certains travaux qu'elle trouve dégradants et/ou durs, comme le fait de balayer les rues, de porter les ballots des voyageurs... phénomène qu'elle n'avait pas

vu dans « l'Angleterre tout entière » ¹⁴⁵, aussi s'en insurge-t-elle, outrée : « Comment les Français prétendent-ils alors être tous civilisés ?! » ¹⁴⁵.

Paradoxalement, Mr. Fariaq avait vu un tout autre aspect des relations hommes/femmes en France où ces dernières semblent toujours tenir les rênes du pouvoir, car en fait « elles dominent les hommes et se font prier par eux[...]. Elles ont tout le temps des envies sans jamais devenir enceintes » ¹⁴⁶, (c'est-à-dire qu'elles demandent toujours ce dont elles n'ont pas besoin) à tel point qu'elles régissent même la langue française où la terminaison se prononce au féminin, non au masculin. Un de leurs grammairiens a-t-il dit que le masculin l'emporte sur le féminin ?- Erreur ! Car une seule Française est plus puissante que vingt Français ¹⁴⁶.

Pourtant, de prime abord, elles paraissent douces et cajoleuses. C'est oublier leur ruse, leur malignité ! Il suffit que tu fréquentes l'une d'elles, qu'elle pense que tu en es amoureux, et bonjour les problèmes ! Elle monte sur ses grands chevaux, se montre exigeante, dépensière, insatiable, têtue... D'ailleurs, l'entêtement est constant chez toute Française mariée. Le gaspillage aussi : la Parisienne exige de son mari, pour ses toilettes seulement, ce que l'Anglais dépense pour l'ensemble des frais de sa famille tout entière. Ainsi, le souci majeur du mari parisien est la satisfaction de sa femme, mais c'est en vain : cette dernière est une spécialiste de la contestation ¹⁴⁷. En cela, elle est opposée à l'Anglaise, qui n'a ni ruse ni méchanceté, ne fait pas la fine bouche, et se suffit de peu malgré son apparence fière, voire arrogante ¹⁴⁸. Pour comprendre la situation où les Françaises mettent leurs compatriotes hommes, il n'y a qu'à voir « leur » proverbe disant que « Paris est le paradis des femmes, le purgatoire des hommes et l'enfer des chevaux » ¹⁴⁷. Aussi est-il normal que les trois quarts des Parisiens ne se marient pas et optent pour la vie sexuelle illicite. La moitié de l'autre quart préfère l'abstinence, alors que seul le huitième restant se marie ¹⁴⁹. Et pas toujours avec des Françaises : « ils ont raison ceux parmi eux qui épousent dans notre pays des servantes noires, pour se libérer » ¹⁵⁰ du « joug » des Françaises « et de leur prodigalité » ¹⁵⁰.

Selon Mme Fariaq, le problème, c'est leur vanité, quels que soient leur âge, leur beauté, leur taille, leur classe, leur catégorie... En fait, « il n'y a pas parmi les femmes de la terre tout entière une femme plus arrogante ni plus prétentieuse ni plus vaniteuse ni plus rusée qu'elles ». ¹⁵¹ Le plus souvent, elles sont petites ; parfois elles sont barbuées, moustachues, au faciès viril, comme certaines Irlandaises, « mais celles-là ne sont pas infatuées de leur personne et minaudières comme les Parisiennes ». ¹⁵² D'ailleurs, en général, en matière de beauté, l'auteur dit qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre les Parisiennes et les Londoniennes, ces dernières

les surpassant de bien loin. Selon lui, la beauté est tellement rare à Paris qu'elle en est devenue précieuse. Il s'étonne de voir la belle Londonienne rôder en ville avec des guenilles alors que le laideron à Paris se pavane dans des habits de soie et de cachemire ¹⁵³.

Mais pourquoi les Françaises sont-elles alors si vaniteuses ?- D'après lui, cela s'explique par le fait qu'elles sont souvent désirées, parfois même malgré leur laideur : « tu vois alors le très bel homme enlaçant la mégère parmi elles, se rabaissant devant elle et lui obéissant » ¹⁵². Pourtant, elles puent par manque d'hygiène intime et n'ont de propre que les habits apparents. Ainsi exhibent-elles leurs jambes à tout bout de champ, été comme hiver, prétendant vouloir éviter la saleté du sol, alors qu'elles veulent surtout tirer orgueil de leurs bas propres quand elles ont des jambes laides, et « celle entre elles qui a de belles jambes en est fière, et fière de ses bas aussi. » ¹⁵³.

Et que dire alors de leurs manières ! Mme Fariaq a « vu les femmes du peuple sucer leurs doigts et les lécher après le repas. Quant aux femmes du monde, elles se lavent les mains dans une tasse sur la table en présence des invités et se rincent la bouche avec de l'eau puis la crachent ensuite dans ladite tasse. » ¹⁵⁴.

Bref, si on les comparait aux femmes arabes, elles ne leur arriveraient pas à la cheville. Elle jure même que si les Arabes « sortaient dévoilées dans les marchés et montraient leur silhouette, leur taille et leurs jambes comme les femmes de Paris, elles ne leur laisseraient aucune chance d'être qualifiées de beauté ou de grâce » ¹⁵⁴.

D'autant plus que leur charme est naturel, à l'inverse de celui des Françaises qui recourent à maints artifices pour camoufler leurs défauts, comme le fait de se rembourrer la poitrine et parfois même le derrière ¹⁵⁵ et de porter des robes ne permettant pas à l'homme de savoir s'il a affaire à de la chair ou à du coton ¹⁵⁶. Contrairement aux robes égyptiennes que l'auteur trouve respectueuses du conseil de « notre seigneur Salomon [...] disant au chapitre cinq du livre des Proverbes : que sa poitrine t'assouvisse à chaque instant ! » ¹⁵⁶.

Quant aux Anglaises, Mr Fariaq avait constaté qu'elles se voilaient toujours avant de sortir, à l'inverse des Françaises qui flânaient dans les rues et les marchés, taille et tête découvertes ; ce qui explique, selon lui, l'absence de l'infirmité des yeux en France (qu'il justifie, en Angleterre, par la vue des belles domestiques astiquant les seuils) ¹⁵⁷. D'autre part, il note qu'à force de fréquenter les dancings, les Parisiennes acquièrent une démarche dansante et se dandinent dans les marchés et les rues, les prenant pour des pistes de danse ¹⁵⁸.

Mis à part son humour à ce sujet, il relève le sang-froid des Françaises, qui nuisent rarement à ceux qui leur rendent visite et savent respecter le temps et les voisins dans leurs relations avec les hommes¹⁵⁹. En outre, il affirme qu'il est rare « de voir dans tout Paris une femme pauvre ou prostituée rôdant dans la nuit en état d'ébriété comme tu le vois à Londres. »¹⁵⁹. Il va même jusqu'à préférer les prostituées françaises à leurs collègues anglaises, affirmant que si on autorise les courtisanes à entrer dans n'importe quelle maison en France et qu'on le leur interdit en Angleterre, c'est que les filles publiques de Paris sont polies, à l'inverse de celles de Londres qui tombent dans les excès de boisson et de luxure. Ensuite, il ajoute :

Il y a une autre raison : c'est que les prostituées de Paris sont connues dans les commissariats de police où elles sont fichées. Alors elles ne se hasardent pas aux turpitudes, même si elles sont d'une nature débauchée. Tandis que les prostituées de Londres ont été livrées à leur caractère¹⁶⁰.

Parmi les autres qualités des Françaises, Mme Fariaq relève la jovialité et la spontanéité « que je ne croyais pas exister chez elles »¹⁶¹, dit-elle, et la gaieté de l'accent parisien qui rend la langue française aimable.

Quant aux Anglaises, leur gaieté se manifeste parfois même en dépit de leurs habits de deuil : lorsque le mort est l'époux, la noirceur des vêtements de sa veuve lui rappelle peut-être celle des nuits où il la trompait ; dans ce cas-là, on pourrait tolérer, ou du moins comprendre, la manifestation de sa joie. Mais quand c'est le père ou l'enfant qui est décédé, on ne peut que la condamner¹⁶².

Pourtant, dans leur ensemble, les Anglais considèrent l'extériorisation des sentiments comme une indécence, une frivolité¹⁶³. Mme Fariaq trouve de l'arrogance dans leur jovialité et de l'affectation dans leur bienfaisance¹⁶⁴. Mais, en général, leurs nombreux mérites contrebalancent ces quelques défauts.

Ainsi, l'auteur loue leur respect des promesses, même au Parlement¹⁶⁵, leur fidélité aux présents et aux absents, le fait qu'ils paient correctement celui qui travaille pour eux. Il constate qu'ils parlent peu et travaillent beaucoup, gèrent leurs affaires avec ordre, diplomatie, sagesse et politesse¹⁶⁶. « Ils ont pitié du pauvre et secourent le nécessiteux »¹⁶⁷. Ils vénèrent les notables et les célébrités et connaissent la valeur des hommes de science. Ils aident à l'acquisition des sciences et des connaissances à l'étranger¹⁶⁷. Ils ont des sociétés de bienfaisance. Celui qui loue une chambre chez l'une de leurs familles est très bien traité par la maîtresse de la maison « sans que son mari s'en offense »¹⁶⁷. Elle le présente à ses

connaissances et célèbre son nom. Si quelqu'un « vient dans leur pays avec une lettre de recommandation »¹⁶⁷, on fait tout pour son confort et on lui manifeste une estime sincère « en sa présence et en son absence »¹⁶⁷ à tel point que la recommandation compense l'amour de sa famille tout entière¹⁶⁷. S'il veut entrer dans leur pays, on ne lui demande aucun laissez-passer¹⁶⁸ et il lui importe peu que son voisin soit ministre ou policier, car chez eux tous les hommes sont égaux dans les droits humains¹⁶⁹.

Parmi leurs mérites, Chidyaq relève aussi la circonspection, la droiture¹⁷⁰, la respectabilité, la pudeur¹⁷¹, le fait qu'ils n'imposent aucun droit d'entrée aux étrangers¹⁷², qu'ils répondent aux lettres, même leur roi¹⁷³, qu'ils ne laissent pas les fous chez eux mais les soignent dans des établissements spécialisés¹⁷⁴ et que leur pays possède un très riche réseau de voies ferrées¹⁷⁴. Dans leurs relations avec les Arabes, Chidyaq note des hauts et des bas, des affinités et de l'incompréhension, aussi Mr Fariaq conseilla-t-il à sa femme de modérer ses critiques à l'encontre de leurs coutumes car eux aussi, de leur côté, désapprouvent certaines traditions arabes¹⁷⁵. En outre, il raconte une anecdote illustrant une autre forme d'incompréhension de leur part lorsqu'il dit avoir trouvé dans la bibliothèque de Cambridge un livre arabe traitant de la sodomie alors que son titre en anglais annonce un ouvrage sur les droits du mariage, comme si son acheteur n'en avait pas compris le contenu¹⁷⁶. Quant à l'affinité, elle se révèle à travers le dégoût qu'inspire aux Arabes et aux Anglais le teint « rouge » caractérisant certaines personnes, bien que les Londoniens n'aiment pas le rouge même dans la soie¹⁷⁷.

Sans prétendre à une étude exhaustive, les pages précédentes ont présenté l'Anglais et le Français tels que les a décrits Chidyaq, l'un des premiers auteurs arabes à poser les jalons de la comparaison France/Angleterre avec son cortège de préjugés, de stéréotypes, de mythes et de mirages dont les différences, et parfois les contrastes, vont s'accuser de plus en plus au gré des rivalités franco-anglaises, surtout dans l'aire moyen-orientale.

Naturellement, il s'agit bien là d'images littéraires : si elles comportent parfois « un noyau de vérité »¹⁷⁸, elles n'en demeurent pas moins duelles¹⁷⁹, infidèles¹⁸⁰, car composées pour une large part de fiction, de rêves, de fantasmes, bref, d'éléments révélateurs de la personnalité de l'écrivain, de la situation du large public arabe auprès de qui il avait alors trouvé tant de succès, et indicateurs de « la créativité de [ces] groupes ou individus au niveau de la communication réelle ou intentionnelle »¹⁸¹.

A ce propos, comme le Français semble moins avantageusement présenté que l'Anglais, il serait peut-être utile de relever ici certaines

constantes qui se dégagent de la comparaison entre ses caractéristiques nationales décrites par Chidyaq et celles qu'avaient dépeintes, par exemple, le Suisse Béat de Muralt dans le parallèle que chacun d'eux avait établi entre les Français et les Anglais.

En respectant l'ordre des idées passées en revue ci-haut, nous pouvons commencer par l'unique divergence flagrante entre les deux auteurs dont le deuxième loue l'hospitalité des Français ¹⁸² alors que le premier critique leur avarice sordide. Et comme d'autres écrivains arabes avaient aussi prêté ce défaut aux Français ¹⁸³, on se demanderait s'il ne leur avait pas été suggéré par certains de leurs auteurs comme, par exemple, Jacques de Lacretelle taxant le peuple français de « ...grincheux, égoïste, avare... » ¹⁸⁴ ou comme Molière, Maupassant, etc.... qui avaient si bien immortalisé le type de l'avare dont ils avaient vilipendé les agissements au sein de leur société.

Car en fait, la perception de l'Autre, sa représentation culturelle, et l'image qu'on se fait de lui peuvent être conditionnées, ou même déterminées, par des facteurs « largement » culturels ¹⁸⁵ et « dans de nombreux cas, l'image va s'écrire à partir de références textuelles, de modèles empruntés à la culture regardée, à la littérature source. » ¹⁸⁶. Dans cette situation-là, le chercheur en imagologie doit viser un but « thérapeutique » ¹⁸⁷ aidant les lecteurs à prendre conscience de ces images « en tant qu'images seulement et donc non pas identiques à la réalité » ¹⁸⁷ afin qu'ils ne soient pas « victimes » ¹⁸⁸ de ces images en s'y attachant au détriment de la réalité ¹⁸⁸ dont ils doivent nécessairement récupérer « un sens nouveau » ¹⁸⁹. Car si « toute image (ou vision) comporte, de la part de celui qui la compose, un préjugé favorable ou défavorable vis-à-vis de l'autre, le partenaire » ¹⁹⁰, son étude doit justement favoriser « à court terme[...] la correction de préjugés » ¹⁹¹ et à long terme, la communication compréhensive entre les peuples. A ce propos, il serait opportun d'intégrer le facteur de la distinction entre l'image d'un insider et celle d'un outsider dont la différence est surtout de l'ordre des proportions et des relations ¹⁹².

Ceci dit, le premier point de convergence entre Muralt et Chidyaq est la débauche qu'ils avaient également reprochée à deux catégories de la population française : les jeunes gens et les femmes.

Ainsi, plus d'un siècle avant Chidyaq ¹⁹³, Muralt considérait « la jeunesse française » comme « la plus dérégulée de l'Europe », affirmant que dans l'Hexagone, on « voit les jeunes gens devenir libertins et s'abandonner à toutes sortes d'excès dès qu'ils sont en âge de le faire » ¹⁹⁴. Quant aux Françaises « en voyant les hommes elles-mêmes, et de la manière dont elles

les voient, elles donnent mauvais exemple à leurs filles, et il est à craindre qu'à la longue l'exemple fasse son effet. »¹⁹⁴.

Le deuxième point de rencontre entre nos deux auteurs concerne le laxisme ¹⁹⁵ qui, d'après Muralt, « envahit de plus en plus la France » ¹⁹⁶ où « la corruption grossière semble généralement comptée pour peu de chose » ¹⁹⁷ car les Français « savent l'atténuer et la rendre moins odieuse par les noms honnêtes que leur politesse lui fait donner, en appelant les hommes débauchés *hommes à bonnes fortunes* et les femmes corrompues *femmes galantes* »¹⁹⁸.

Quant au troisième accord entre Chidyaq et Muralt, il se résume au fait que chacun d'eux avait constaté l'importance que les Français accordent aux titres de noblesse dont ils s'enorgueillissent et « qu'ils croient quelque chose de bien réel »¹⁹⁹, disait Muralt en précisant qu'ils n'ont « pas l'exactitude des Allemands pour fournir tant et tant de preuves de noblesse »¹⁹⁹. Au moment où Chidyaq dévalorise leurs titres par rapport à ceux des Anglais en notant que la richesse permet de les acquérir en France, ne serait-ce que « par contagion »²⁰⁰, c'est-à-dire grâce à la fréquentation des nobles.

Outre les constantes précédemment citées, d'autres convergences entre Muralt et Chidyaq restent à signaler, parmi lesquelles :

- L'inconstance des Français dont le premier dit : « Ils sont instables aussi : c'est la rançon de l'extrême mobilité de leur esprit. Comme ils raffolent de nouveaux bibelots, ils raffolent aussi de nouvelles connaissances »²⁰¹.

La politesse qu'il avait relevée en disant : « c'est où le Français triomphe et où, en effet, il est arrivé à un point de perfection qui peut donner le plaisir du spectacle à un étranger »²⁰².

- La xénophobie qu'il détaille longuement et dont il analyse minutieusement les causes et les conséquences, reprochant aux Français de se préférer « aux autres hommes principalement parce qu'ils sont français »²⁰³, soulignant « le peu de mérite qu'ils trouvent à la plupart des étrangers »²⁰⁴, affirmant qu'« à ce mépris, ils ajoutent l'envie de redresser le reste des hommes et de dominer sur eux »²⁰³.

- L'ostentation, le fait qu'« ils préfèrent le plaisir de paraître à celui d'être réellement [...], font consister leur bonheur à être crus heureux [...] aiment mieux se montrer bien vêtus que se bien nourrir »²⁰⁵. D'après Muralt, « le Français ... ressemble au cerf de la fable qui estime beaucoup son bois apparent, ornement qui peut lui être funeste, tandis qu'il a honte de ses pieds menus, qui lui rendent de très bons services. »²⁰⁶.

Muralt et Chidyaq relèvent également l'intérêt des Français pour la mode et ses changements rapides²⁰⁷. Ils s'accordent aussi à trouver la

présence des Françaises très importante dans leur société d'origine, le premier disant d'elles : « Hormis la guerre où elles ne vont pas, je crois qu'elles suivent les hommes de près partout ; elles excellent à n'être pas femmes. »²⁰⁸.

Au surplus, il avait déploré avant Chidyaq la vanité des Français²⁰⁹ et l'absence de beauté des Françaises²¹⁰.

Tel est globalement le catalogue des caractéristiques du peuple français sur lesquelles Muralt et Chidyaq s'accordent : ceci pourrait ouvrir des perspectives de recherche sur les « noyaux de vérité » que les images des Français comportent. De même, par voie de conséquence, on pourrait en déduire les aspects imaginaires et oniriques les ayant enrichis ou dénaturés, leurs fonctions culturelles et sociales, le « potentiel de communication »²¹¹ avec la France, les « contacts plus subtils et plus profonds »²¹¹ avec son peuple et enfin « les mouvements profonds qui sont peut-être à la base des comportements et des idées »²¹² formés au sujet des Français ; bref tout ce que Jacques Waardenburg range sous la rubrique de ce qu'il appelle « l'histoire des grandes ondes »²¹¹ dans l'éloquente métaphore qu'il consacre à ce sujet.

Mais comme ce thème dépasse de très loin les limites d'un seul article, il serait plus judicieux de s'en tenir ici à l'essentiel et de montrer comment les images précédemment résumées ont été décrites dans *Le voyage de Fariaq*²¹³.

En effet, l'auteur avait accordé beaucoup d'importance à la littérature de cette œuvre et s'y était distingué par un style tellement original, audacieux et anticonformiste que Georgy Zidane avait affirmé n'avoir jamais vu son semblable dans la littérature arabe²¹⁴. Libéral, libertaire et parfois même libertin, Chidyaq y est espiègle, beau parleur, opposé aux anciennes entraves artistiques, excepté les règles d'art qu'il trouvait justifiées, nécessaires.

En parlant du *Voyage de Fariaq*, Maroun Abboud s'étonne de ceux qui lui reprochent la grivoiserie, l'obscénité et sont aveugles à la vie joyeuse qu'il contient. Selon lui, il ressemble aux mondes que Pasteur avait découverts dans une seule goutte d'eau : il faudrait donc devenir disciple de Pasteur pour comprendre cet homme.

Et comme on dit : « Il n'y a pas de pudeur dans la religion », il pense qu'il n'y a pas de pudeur dans l'art aussi. La personne qui n'est pas artiste pourrait trouver l'art obscène ; si tu veux vénérer Chidyaq, lis-le avec l'esprit d'un artiste, si tu veux le vilipender, sois idiot en le lisant. En tout cas, cela lui est égal ; n'a-t-il pas dit²¹⁵ de son livre :

Il est ingénieux et éloquent pour l'intelligent et absurde pour le débile. J'y ai mis des paroles et des mots agréables et je l'ai bourré de points brillants et de lettres. D'évidence, de plaisanterie, de probité, d'obscénité, d'austérité et de dégoût. Tel un corps ayant plus d'un organe, tu en aimes ce qui est caché et en loues ce qui est dévoilé. Je l'ai découpé mais selon ma raison car le niveau de la tienne ne m'était pas connu alors.²¹⁶

Et Maroun Abboud d'ajouter : « Lis bien ces paroles, [car] elles sont la première règle de l'art, puis ôte ton être traditionnel et lis Ach Chidyaq qui nous avait présenté des crudités au moment où ses compatriotes ne possédaient que des conserves »²¹⁷.

Chidyaq dit s'intéresser dans son livre à deux sujets importants : la langue et les femmes, précisant que pour s'attirer l'estime de ces dernières et se rapprocher d'elles, il n'y décrira que leurs mérites. Quant à la langue, sa triple culture (anglophone, arabophone et francophone) l'a aidé à la manier avec autant de souplesse que d'habileté. Pour prouver sa maîtrise des règles esthétiques arabes prisées à son époque, il s'y conforme avec rigueur mais n'hésite pas à les enrichir d'apports originaux dus à l'esprit critique que lui confère son ouverture vers les cultures et civilisations étrangères. Ainsi, par exemple, il recourt à la prose rimée mais ne manque pas de nous rappeler qu'elle est pour l'écrivain comme une jambe en bois : il ne peut s'appuyer sur elle sans gêne dans tous les cas, car son affectation est encore plus pénible que celle de la versification.

En outre, il liste des objets inanimés et des êtres vivants pour rappeler les anciens synonymes et dynamiser les champs lexicaux, visant à prouver ainsi sa capacité dans ce domaine sans pour autant écrire de maqama, genre jusqu'alors réputé pour son apport vivifiant sur le plan lexical²¹⁸.

Le style de Chidyaq est aisé, éloquent, tantôt sérieux, tantôt ironique. Dans son livre, les références à l'Écriture Sainte voisinent avec les descriptions grivoises²¹⁹, la poésie avec la prose, le sens de l'humour avec le ton moralisateur, les périodes avec le style haché, les mots simples avec les mots étranges, inusités, qu'il explique parfois en bas de page²²⁰. Dans sa narration, il se distingue par l'innovation ; aussi ses récits, souvent amusants, captivent-ils le lecteur qui y trouve autant d'instruction que de divertissement.

Toutefois, bien qu'il s'agisse là d'un récit de voyage [et partant d'un probable réservoir de mensonges²²¹], l'examen critique de ses descriptions et de ses portraits nous révèle parfois « le visage du peintre, non du modèle »²²², car son exagération y est tellement flagrante qu'elle fait

obstacle à la crédibilité des images qu'il présente des étrangers et surtout des Français dont le portrait moral, et même physique, frise par moments la caricature. D'ailleurs, leur capitale n'est pas mieux présentée. Dans sa comparaison avec Londres, elle fait piètre figure. De même, les Français paraissent, grosso modo, éclipsés par les Anglais.

Naturellement, il s'agit bien là d'« images voulues » visant à « manipuler » indirectement les lecteurs arabes²²² et nous révélant les dispositions profondes²²⁴ de Chidyaq, très défavorables à la France, quoique l'image ait, en général, « un pouvoir déformant et c'est la neutralisation de ce pouvoir qui justifie »²²⁵ son étude dont l'intérêt, en outre, « réside dans l'exacte découpe de ces écrans fascinants et opaques qu'une culture dresse à seule fin d'acclimater l'altérité »²²⁶.

Ainsi, nous nous trouvons devant ces questions insistantes : pourquoi Chidyaq préfère-t-il les Anglais aux Français ? Quelles sont les causes pouvant expliquer le ton de dépréciation presque systématique qu'il réserve à la France et à son peuple ?

- Apparemment, selon sa biographie, les verrous mis à son ouverture vers l'Hexagone sont d'ordre psychologique et politique, ce qui confirme évidemment l'idée de Jacques Waardenburg selon laquelle la perception de l'Autre et sa représentation peuvent être conditionnées par des facteurs politiques, idéologiques et/ou religieux²²⁷. En fait, Chidyaq était encore protestant en publiant *Le voyage de Fariaq*, il était encore outré par l'intolérance des maronites auxquels il ne pouvait pardonner « l'assassinat » de son frère et les menaces de mort proférées contre lui, personnellement ; d'où une certaine prévention de sa part contre les Catholiques, et partant la majorité des Français. A cela s'ajoutent les longues années passées auprès des Anglais qu'il avait appris à apprécier. D'autre part, n'oublions pas l'impact de « l'enclave du collectif dans le particulier »²²⁸ : Chidyaq était très chatouilleux sur toutes les questions touchant à la nation arabe, jaloux de la dignité et de l'indépendance de chacun de ses pays, rejetant avec virulence toute tutelle étrangère, hormis celle de l'Empire califal à l'égard duquel il avait une grande loyauté politique, car il le considérait comme la mère patrie.

Or, la France était l'adversaire politico-militaire ayant amputé l'Empire de l'Algérie²²⁹.

La Grande-Bretagne n'avait pas encore agi de même dans le monde arabe.

Les relations des Arabes avec ces deux pays n'étaient pas semblables.

Les sentiments de Chidyaq à leur égard non plus.

Le poète arabe Al Mouttanabbi avait bien raison de dire :

« L'œil de l'amour est aveugle à tout défaut

L'œil de la haine ne voit que des tares » .

NOTES

- (1) Traduction personnelle du titre du livre de *Faris Ach Chidyaq* « *As Saq Alas Saq fima huwa Al Fariaq* ». L'éditeur *Youssef Thomas Al Boustani* l'avait traduit ainsi : « *La vie et les aventures de Fariaq. Relation de ses voyages avec ses observations critiques sur les Arabes et sur les autres peuples* » Le Caire, 1919, 2 tomes en 1 volume et annexe de 23 pages.
- (2) Voir, à ce sujet, par exemple : *Marius-François Guyard* : « *L'image de la Grande-Bretagne dans le roman français. 1914-1940* » Paris. Librairie Marcel Didier, 1954. Thèse pour le doctorat ès - lettres.
- (3) Voir par exemple : *Sylvaine Marandon* : « *L'image de la France dans l'Angleterre victorienne (1848-1900)*. Ed. Armand Colin. Paris, 1967. Thèse de doctorat d'Etat 708 p.
- (4) Actes du *Colloque International sur les relations euro-arabes* (du 3 au 5 avril 1984). Ed Centre d'Etudes et de Recherches arabo-islamiques. Mons-Hainaut. 1984, p 105. (Article du Professeur Jacques Waardenburg « *Problématique des images inter-culturelles : Arabes et Européens* ».
- (5) *Lahjomri Abdeljlil* : « *L'image du Maroc dans la littérature française (de Loti à Montherlant)*. SNED. Alger 1973, P 190, citant S. Marandon : « *L'image de la France dans l'Angleterre victorienne (1848-1900)* ».
- (6) *Daniel – Henri Pageaux* : « *La littérature générale et comparée* » Armand Colin Editeur, Paris 1994, P 60 Voir aussi : Jacques Waardenburg « *Actes du Colloque International...* » P108 + P 105 et Abdelmadjid Hanoune : « *L'image du Français dans le roman maghrébin (Sourat Al Firanci Fir Riwayal Maghribiya, OPU, Alger, SD, P 80 citant Souhir Al Qalamawi « la théorie du roman (Nadhariyat AR Riwaya), le Caire 1973. '7) Voir, entre autres : Paul Grieger, La caractérologie ethnique, Paris 1961.*
- (8) Par exemple le Français ou l'Anglais moyen Cf. *GA Heuse* : « *La psychologie ethnique* », Paris 1953.
- (9) *P Brunel, Cl Pichois, A-M Rousseau* : *Qu'est- ce que la littérature comparée ?* Armand colin Editeur Paris 1983, P66.
- (10) Ibid, P 64.
- (11) *L'image du Maroc dans la littérature française*, P 190 citant S. Marandon.
- (12) *Victor Giraud* : « *Sainte-Beuve. Oeuvres choisies* » Librairie Hatier, Paris, 1946, 2^{ème} édition P 76.
- (13) Le Voyage de Fariaq, livre I, P 102 –104.
- (14) *Al wassita Fi maarifati Ahwali Malta, Constantinople, 1840.*
- (15) Ach Chidyaq : « *La description de l'Europe* » (*Kachfoul moukhabba An Founouni Oroppa*, Constantinople 1865 , P 169.
- (16) *Kachfoul Moukhabba An Founouni oroppa, Constantinople 1865.*
- (17) *Ar raid Attounoussi. Maroun Abboud* : *Saqr Loubnan (Le faucon du Liban) Ahmed Faris Ach Chidyaq*, publications de Dar el Makchouf, Beyrouth, 1ère édition, p 97.
- (18) Ibid.
- (19) Dont nous citons, par exemple :
 - a) Explication de la nature des animaux (*charh Tabaïa Al Hayawan*), livre qu'il avait traduit de l'anglais.

- b) Le recueil des concepts agréables (*Allafif likouli maana dharif*) , livre de littérature générale.
 - c) Richesse de l'étudiant en conjugaison et en grammaire (arabes).
 - d) 7 volumes du « Trésor des désirs » (*kounz Arraghaïb*) contenant des articles publiés dans le journal Ejjawaïb.
 - e) Le secret des nuits (sir Allayali).
 - f) Celui qui espionne le dictionnaire (Al jassous A'lal Qamous), etc
- (20) La recherche en littérature générale et comparée en France : Aspects et problèmes. Paris S.F.L.G.C, 1983. Directeur de publication DH Pageaux. Diffusion Minard. Paris P 72.
- (21) Le voyage de Fariaq, p 327. 22) Voir aussi Le Voyage de Fariaq, p 375 livre 4. 23) Ibid p383. 24) Ibid p 384. 25) Ibid p 383. 26) Ibid p 192 livre 3. (27) Ibid, p 380.
- (28) Ibid p 382.
- (29) Ibid p 30-31 livre 1.
- (30) Ibid p 388.
- (31) Ibid P 301.
- (32) Ibid p 26 livre 2.
- (33) Ibid p 280, livre 4.
- (34) Ibid p 383-384 /IV.
- (35) Ibid p 373 /IV.
- (36) Ibid p 333.
- (37) Ibid p 142-146
- (38) Ibid p 371 /IV.
- (39) Ibid p 376 /IV.
- (40) Ibid p 381 /IV.
- (41) Ibid, p 376.
- (42) Ibid p 379/ IV.
- (43) Ibid. p 378 /IV.
- (44) Ibid. p 369 /IV.
- (45) Ibid. p 370 /IV.
- (46) Ibid p 296 /IV.
- (47) Ibid p 299 /IV.
- (48) Ibid p 327 –328 /IV.
- (49) Ibid p 303 /IV.
- (50) Ibid, p 207 /III.
- (51) Ibid p 364 /IV.
- (52) Ibid, p 234 /III. .
- (53) Ibid p 332 /IV.
- (54) Ibid p 340 /IV.
- (55) Ibid, p 303 /IV.
- (56) Ibid p 374 /IV.
- (57) Ibid p 259 /III.
- (58) Ibid p 380 /IV.
- (59) Il sera suivi du "Littéral" dénonçant leurs défauts, après les avoir connus.
- (60) Ibid, p380 /IV.
- (61) Ibid p 334 /IV.
- (62) Ibid p 335 /IV. .
- (63) Ibid p 377 /IV.

- (64) Actes du Colloque International p 103 (selon Abdallah Lahroui , cité par Jacques Waardenburg).
- (65) Chidyaq : *Le Voyage...* p 281 /IV. Notons toutefois que Mr Fariaq brosse un tableau bien sombre des villages anglais qu'il dit dépourvus de toute distraction et même déserts car ne comportant rien d'intéressant à boire ni à manger (Ibid p 297 /IV). Alors que son épouse, dans un moment de dépression et de nostalgie, affirme qu'elle est en Angleterre comme celui qui voyage par mer et reste assoiffé en plein océan : elle voit de la verdure partout autour d'elle et ne trouve rien d'agréable à manger car la terre a été contrainte de produire à force d'être labourée. En outre, tout ce qui peut être mangé ou bu a été falsifié, frelaté et altéré à tel point que même le pain n'a aucun goût car ils le mélangent avec de la pomme de terre (Ibid p 343 /IV). (66) Ibid p 359 /IV.
- (67) Ibid p 374-375 /IV.
- (68) Ibid p 379 /IV.
- (69) Ibid P 376 /IV.
- (70) Ibid p 365 /IV.
- (71) Ibid p 395-400.
- (72) Ibid p 400.
- (73) Ibid p 304-305.
- (74) Ibid 305.
- (75) Ibid p 327 3/IV.
- (76) Ibid p 307-308 /IV.
- (77) Ibid p 377 /IV.
- (78) Ibid p 378 /IV.
- (79) Ibid p 376.
- (80) Ibid p 375.
- (81) Ibid p 379.
- (82) Ibid p 381 /IV.
- (83) Ibid P 376 /IV.
- (84) Ibid P 377.
- (85) Ibid p 385 /IV.
- (86) Ibid p 343.
- (87) Ibid p 301 /IV.
- (88) Ibid p 337.
- (89) Ibid P 383.
- (90) Ibid p 385.
- (91) Ibid p 381.
- (92) Ibid p 301.
- (93) Ibid p 359 /IV.
- (94) Ibid p 375.
- (95) Ibid P.376. 96) Ibid p 38 .
- (97) Ibid p 384
- (98) Ibid p 388.
- (99) Annexe P1-P21.
- (100) Ibid P 384 /IV.
- (101) Ibid p 337 /IV.
- (102) Ibid p 50-52 /II + P 382/IV.
- (103) Ibid p 382 /IV.
- (104) Ibid p 377-378 /IV.

- (105) Ibid p 342. 106) Ibid p 378 /IV.
 (107) Ibid p 337.
 (108) Ibid p 338-342.
 (109) Nazek Saba Yared "Les voyageurs arabes et la civilisation de l'Occident dans la renaissance arabe moderne" (Arrahaloun Al Arab wa hadharat al gharb Finnahdhal Arabiyal Haditha) Ed. Nawfal Beyrouth 1979, 1^{re} edition, P 101.
 (110) Le Voyage de Fariaq, p341/IV.
 (111) Ibid p 342 /IV.
 (112) Ibid p 338.
 (113) Ibid p 342.
 (114) Ibid p 342-343.
 (115) Ibid p 339.
 (116) Ibid p 340.
 (117) Ibid p 364 /IV.
 (118) Ibid p 341 /IV.
 (119) Ibid p 342.
 (120) Ibid p 28-29 /II.
 (121) Ibid, p 331 /IV.
 (122) Ibid p 298 /IV.
 (123) Ibid p 302 /IV.
 (124) Ibid p 333.
 (125) Ibid p 344 /IV.
 (126) Ibid, p 365 /IV.
 (127) Ibid p 364-365.
 (128) Ibid p 335.
 (129) Ibid p 86/I.
 (130) Ibid, p 277 /III.
 (131) Ibid, p 206.
 (132) Ibid p 331 /IV.
 (133) Ibid p 104 + 108 /I.
 (134) Ibid p 107-108.
 (135) Ibid p 368 /IV.
 (136) Ibid p 367 /IV.
 (137) Ibid p 371/ IV.
 (138) Ibid p 370 /IV.
 (139) Ibid p 372.
 (140) Ibid p 370.
 (141) Ibid p 369-370.
 (142) Ibid p 176 /III. Notons que dans un autre contexte, l'auteur affirme que les Parisiens sont les hommes les moins jaloux de toute la terre à cause de leur accoutumance à la débauche découlant de la promiscuité (Ibid p 371 /IV).
 (143) Ibid p 371 /IV.
 (144) Ibid p 366 /IV.
 (145) Ibid p 385 /IV.
 (146) Ibid p 367 /IV.
 (147) Ibid p 372 /IV.
 (148) Ibid p 371-372.
 (149) Ibid p 372.

- (150) Ibid p 385 /IV.
 (151) Ibid p 384. (152) Ibid p 385.
 (153) Ibid p 384.
 (154) Ibid p 385.
 (155) Ibid p 369.
 (156) Ibid p 168 /III.
 (157) Ibid p 373.
 (158) Ibid p 367.
 (159) Ibid p 371.
 (160) Ibid p 381-382.
 (161) Ibid p 381.
 (162) Ibid p 356-357.
 (163) Ibid p 343.
 (164) Ibid p 344. 165) La description de l'Europe p 151. 166) Le Voyage de Fariaq p 336.
 (167) Ibid p 337.
 (168) Ibid p 336.
 (169) Ibid p 336-337.
 (170) Ibid p 337.
 (171) Ibid p 379.
 (172) Ibid p 293.
 (173) Ibid p 383.
 (174) Ibid p 330.
 (175) Ibid p 328.
 (176) Ibid p 303.
 (177) Ibid p 308.
 (178) Selon l'expression de S.Marandon citée par L. Abdeljlil : « L'image du Maroc dans la littérature française » p 224 voir aussi Actes du Colloque International sur les relations euro-arabes p 104.
 (179) L'image du Maroc, p 66.
 (180) Ibid p 21.
 (181) Actes du Colloque ...p 110.
 (182) Lettres p 177, cité par François Jost : Essais de littérature comparée I.Helvetica.Editions universitaires Fribourg Suisse 1964 p 131.
 (183) Comme, par exemple Rifaa At Tahtawi, Hanna Mina etc voir aussi les Français avarés décrits par Mohamed Dib, Driss Chraïbi , Kateb Yacine...par exemple. 184) Le Figaro littéraire, 16 septembre 1950.
 (185) Actes du Colloque International... p 108.
 (186) D.H Pageaux : la littérature générale et comparée p 69.
 (187) Actes du Colloque... p 110.
 (188) Ibid p 112. 189) Ibid p 110.
 (190) Ibid, p 103 citant A.Maqqdisi.
 (191) Ibid p 101.
 (192) Ibid p 111. Voir aussi la littérature générale et comparée p 65.
 (193) Muralt a écrit ses « Lettres » vers 1698 et les a publiées en 1725.
 (194) Essais de littérature comparée p 134.
 (195) Pour Chidyaq voir cet article P4.
 (196) Essais de littérature comparée p 125.
 (197) Ibid p 124-125.

- (198) Ibid p 125.
- (199) Ibid p 119.
- (200) Pour Chidyaq voir cet article P 6.
- (201) Essais de littérature comparée p 135 Pour Chidyaq voir cet article P9. (202) Essais de littérature comparée p 125 + Pour Chidyaq voir cet article P9.
- (203) Essais de littérature comparée p 118 + Pour Chidyaq voir cet article P9.
- (204) Essais de littérature comparée p 118.
- (205) Ibid p 110 + Pour Chidyaq voir cet article P9.
- (206) Essais de littérature comparée p 110.
- (207) Ibid p 116 –117 + Pour Chidyaq voir cet article P12.
- (208) Essais de littérature comparée p 123 + Pour Chidyaq voir cet article P13.
- (209) Essais de littérature comparée, p 119 + Pour Chidyaq voir cet article P 9+ P13.
- (210) Essais de littérature comparée p 124 + Pour Chidyaq voir cet article P14.
- (211) Actes du Colloque International... p 105.
- (212) Ibid p 110.
- (213) D'après Abdelmadjid Hanoune, l'étude de « l'image en littérature comparée se base essentiellement sur la question : comment ? » (P.72) alors qu'en « psychologie ou en sociologie », elle « se base essentiellement sur la question : « pourquoi ? » (P.73). « L'image du Français dans le roman maghrébin, p 72 + p73.
- (214) Georgy Zidane : Biographies des hommes célèbres d'Orient au 19ème siècle (Tarajim Machahir Ach Charq Fil qarn 19) Ed. Dar maktabat Al Hayat, Beyrouth p 110.
- (215) Le faucon du Liban p 103.
- (216) Ibid p 104 + le Voyage de Fariaq P 4.
- (217) Le faucon du Liban p 105.
- (218) Ibid p 148.
- (219) Le Voyage de Fariaq p 168 par exemple.
- (220) Ibid p25/I+75/ I+335 / IV etc.
- (221) La littérature générale et comparée p 31.
- (222) L'image du Maroc p 142. 223) Actes du Colloque International... p 110.
- (224) Ibid p 105.
- (225) L'image du Maroc... p 21.
- (226) Jean-Marc Moura : L'image du tiers-monde dans le roman français contemporain PUF 1992, 1ère édition p 295.
- (227) Actes du colloque international p 112.
- (228) L'image du Maroc p 13 citant la citation de S. Marandon p 122.
- (229) La France a occupé l'Algérie dès 1830, alors que la Grande-Bretagne n'a contrôlé l'Egypte qu'à partir de 1882 , proclamant son protectorat en 1914.
Au sujet de l'anticolonialisme de Chidyaq, qui a dénoncé l'occupation de l'Afrique du Nord, Voir : NS Yared : Les voyageurs arabes et la civilisation de l'Occident... P 452

LISTE BIBLIOGRAPHIQUE

I-Relations de voyage :

Ahmed Faris Ach Chidyaq :

- 1- *La description de Malte* (*AL Wassita Fi Maarifati Ahwali Malta*), Constantinople, 1840.
- 2- *La description de l'Europe*(*Kachfoul Moukhabba An Founouni Oropja*), Constantinople 1865.
- 3- *La vie et les aventures de Fariaq. relation de ses voyages avec ses observations critiques sur les Arabes et sur les autres peuples* (*As Saq Alas Saq Fima huwa Al Fariaq*), Le Caire , ed. par Youssef Thomas Al Boustani, 1919, 2 tomes en 1 volume et annexe de 23 page

II -Références en arabe :

- 1) Maroun Abboud : *Le faucon du Liban* (*Saq Loubnan*) *Ahmed Faris Ach Chidyaq*, Beyrouth, Dar Al Makchouf .
- 2) Georgy Zidane : *Biographies des hommes célèbres d'Orient au 19^{ème} siècle*(*Tarajim Machahir Ach Charq Fil Qarn 19*) Beyrouth , Dar Maktabat Al Hayat.

III-Références en français :

- 1) Pierre Brunel, , Claude Pichois, André-Michel Rousseau : *Qu 'est-ce que la littérature comparée ?*Paris, Armand Colin éditeur , 1983.
- 2) Victor Giraud : *Sainte-Beuve .Oeuvres choisies* .Paris .Librairie Hatier, 1946, 2^{ème} édition .
- 3) Paul Gieger :*La caractérologie ethnique* . Paris, 1961.
- 4) G.A.Heuse : *La psychologie ethnique*. Paris, 1953.
- 5) François Jost : *Essais de littérature comparée 1*. Helvetica. Fribourg. Suisse. Editions universitaires, 1964.
- 6) Jean-Marc Moura : *L'image du tiers-monde dans le roman français contemporain* .Paris, PUF 1992, 1^{ère} édition.
- 7) Daniel-Henri Pageaux : *La littérature générale et comparée* .Paris, Armand Colin éditeur 1994.
- 8) Daniel-Henri Pageaux : (directeur de publication) :*La recherche en littérature générale et comparée en France, aspects et problèmes*. Paris, S.F.L.G.C.Diffusion Minard, 1983.
- 9) Jacques Waardenburg : « Problématique des images inter-culturelles : Arabes et Européens ». *Actes du Colloque International sur les relations euro-arabes (du 3 au 5 avril 1984)* .Ed .Centre d'Etudes et de Recherches arabo-islamiques .Mons-Hainaut.1984.

IV- Thèses :

- 1) Lahjomri Abdeljlil : *L'image du Maroc dans la littérature française (de Loti à Montherlant)*.Alger. SNED .1973.
- 2) Marius-François Guyard : *L'image de la Grande- Bretagne dans le roman français.1914-1940*.Paris. Librairie Marcel Didier, 1954. Thèse pour le doctorat ès-lettres.

- 3) Abdelmadjid Hanoune : *L'image du Français dans le roman maghrébin (Sourat Al Firanci Fir Riwayal maghribya)*. Alger .O.P.U. S.D.
- 4) Sylvaine Marandon: *L'image de la France dans l'Angleterre victorienne (1848-1900)*. Paris , ed. Armand Colin, 1967 . Thèse de doctorat d'Etat.708 p.
- 5) Nazek Saba Yared : *Les voyageurs arabes et la civilisation de l'Occident dans la renaissance arabe moderne (Arrahaloun Al Arab Wa Hadharat Al Gharb Finnahdhal Arabyal Haditha)*. Beyrouth ed. Nawfal . 1979.

V-Périodique :

Le Figaro littéraire.16 septembre 1950.